

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE

No

397

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 8 juin 1899, à 1 heure

Par HENRI PLÉDRAN

Né à Chantenay (Loire-Inférieure), le 23 Juin 1869.

Ancien Interne aliéniste à l'Hospice-Général de Nantes.

LES CHEMINEAUX

(ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE)

Président : M. CORNIL, professeur.

Juges : MM. BROUARDEL, professeur.

ROGER et THIERY, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

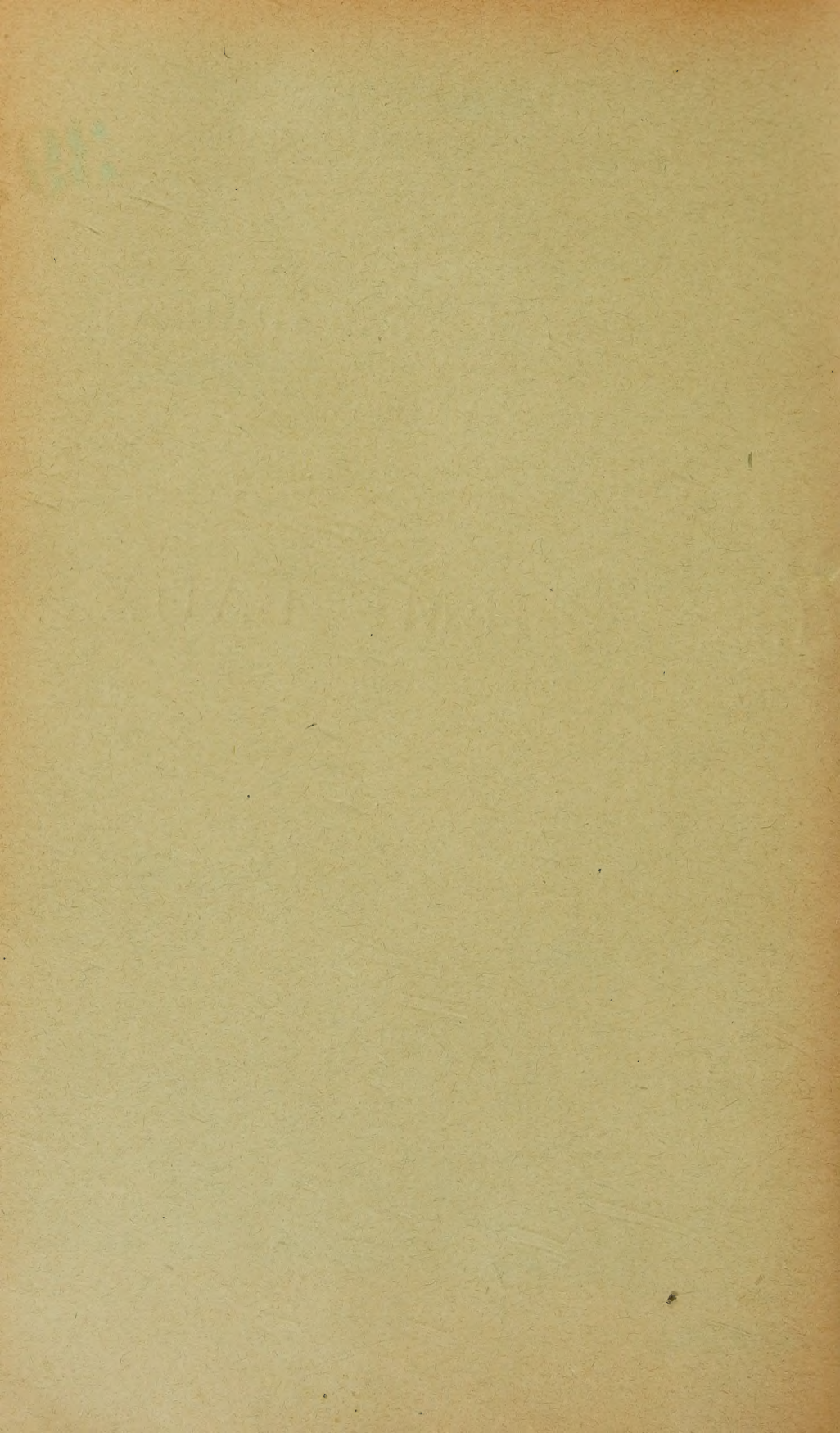
PARIS

JOUVE & BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, Rue Racine, 15

1899



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 8 juin 1899, à 1 heure

Par HENRI PLÉDRAN

Né à Chantenay (Loire-Inférieure), le 23 Juin 1869.

Ancien Interne aliéniste à l'Hospice-Général de Nantes.

LES CHEMINEAUX

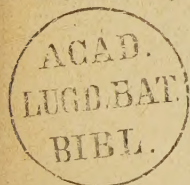
(ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE)

Président : M. CORNIL, professeur.

Juges : MM. BROUARDEL, professeur.

ROGER et THIERY, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.



PARIS

JOUVE & BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, Rue Racine, 15

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

	Doyen.....	M.	BROUARDEL.
	Professeurs.....		MM.
Anatomie.....			FARABEUF.
Physiologie.....			CH. RICHET.
Physique médicale.....			GABRIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....			GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....			BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....			BOUCHARD.
Pathologie médicale.....			HUTINEL.
			DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....			LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....			CORNIL.
Histologie.....			MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....			TERRIER.
Pharmacologie et matière médicale.....			POUCHET.
Thérapeutique.....			LANDOUZY.
Hygiène.....			PROUST.
Médecine légale.....			BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....			N.....
Pathologie expérimentale et comparée.....			CHANTEMESSE.
			POTAIN.
Clinique médicale.....			JACCOUD.
			HAYEM.
			DIEULAFOY.
			GRANCHER.
Maladies des enfants.....			JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....			FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....			RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.....			BERGER.
			DUPLAY.
Clinique chirurgicale.....			LEDENTU.
			TILLAUX.
Clinique ophthalmologique.....			PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires.....			GUYON.
Clinique d'accouchement.....			BUDIN.
			PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GAUCHER.	ROGER.
ALBARRAND.	GILLES DE LA TOURETTE.	SEBILEAU.
ANDRÉ.	HARTMANN.	TEISSIER.
BONNAIRE.	LANGLOIS.	THIERY.
BROCA Auguste.	LAUNOIS.	THIROLOY.
BROCA André.	LEGUEU.	THOINOT.
CHARRIN.	LEJARS.	VAQUEZ.
CHASSEVANT.	LEPAGE.	VARNIER.
DELBET.	MARFAN.	WALLICH.
DESGREZ.	MAUCLAIRE.	WALTER.
DUPRE.	MENETRIER.	WIDAL.
FAURE.	MERY.	WURTZ.

Chef des travaux anatomiques..... M. RIEFFEL.

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE
DE MON GRAND-PÈRE MATERNEL

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MA BELLE-SŒUR

A MON PÈRE

A MON FRÈRE

A MONSIEUR LE DOCTEUR BIAUTE

Médecin en chef de l'Asile d'Aliénés de la Loire-Inférieure.

A MESSIEURS LES DOCTEURS
DES HOPITAUX DE NANTES

A MESSIEURS LES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

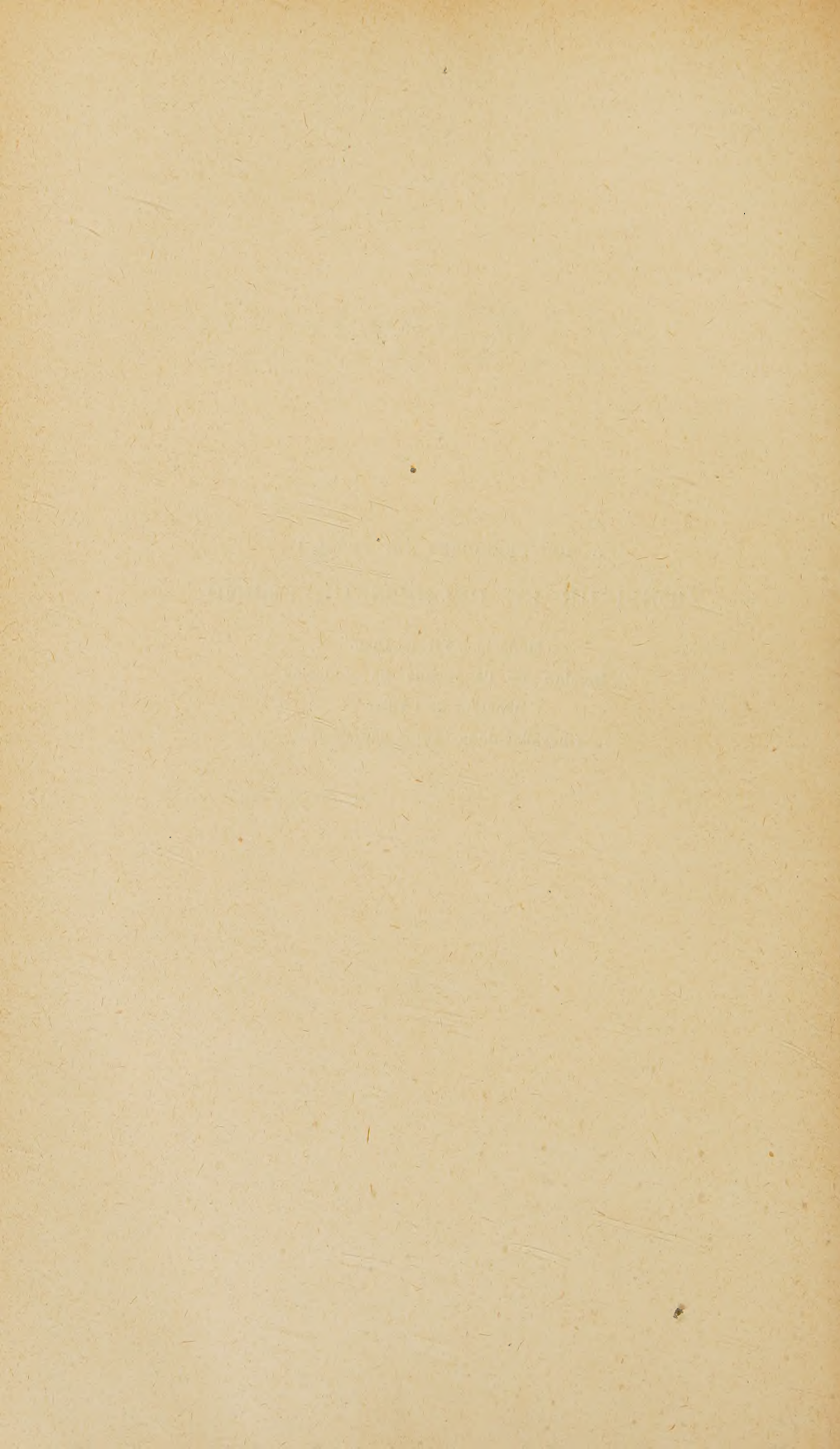
MONSIEUR LE PROFESSEUR CORNIL

Médecin à l'Hôtel-Dieu

Membre de l'Académie de Médecine

Sénateur de l'Allier

Chevalier de la Légion d'honneur



AVANT-PROPOS

Au moment d'entreprendre l'élaboration de cette thèse, qui marque le dernier stade de nos études médicales, nos regards se reportent comme instinctivement en arrière pour embrasser le chemin parcouru depuis le jour où nous prenions notre première inscription.

Parmi les souvenirs nombreux que cette vue de la pensée évoque en notre esprit, il en est un surtout qui commande notre attention et sur lequel nous ne saurions rester silencieux. Nous voulons parler de l'accueil bienveillant qui nous a toujours été accordé par nos maîtres, de la science et du dévouement dont Professeurs et Médecins des Hôpitaux de Nantes nous ont donné l'enseignement et l'exemple. Vouloir citer des noms serait entreprendre la longue énumération de tous ces hommes affables et modestes, dont l'expérience et les conseils ont guidé notre initiation médicale.

Ce souvenir, que nous nous faisons un pieux devoir de rappeler, nous conduit le plus naturellement à payer à tous ceux qui ont contribué à notre éducation scientifique le doux tribut de notre reconnaissance, et c'est

avec la plus sincère émotion que nous leur adressons nos remerciements.

Pourtant, il est un nom qui doit absolument trouver place dès la première page de cette monographie. Nous avons eu l'honneur, pendant près de trois années, de remplir les fonctions d'interne auprès de M. le docteur Biaute, Médecin en chef de l'Asile d'Aliénés de la Loire-Inférieure. Durant tout ce temps, nous n'avons rencontré chez notre savant chef de service que la plus digne bienveillance, que l'autorité et l'expérience la plus incontestée en pathologie et en clinique mentale. C'est sous les auspices d'un tel maître que nous avons cultivé cette branche toute particulière de la médecine ; c'est lui qui nous a indiqué notre sujet de thèse ; c'est lui encore qui facilite notre tâche par ses avis éclairés.

Que le lecteur veuille donc, s'il trouve dans les pages qui suivent des points faibles ou des lacunes ; en attribuer la responsabilité à l'élève seul. S'il y aperçoit, au contraire, un véritable esprit scientifique ; si, pour lui, quelque attrait s'en dégage et une impression favorable subsiste, à notre maître, à Monsieur le Docteur Biaute doit en revenir l'honneur.

En acceptant la présidence de cette thèse, M. le professeur Cornil nous fait le plus grand honneur. Qu'il nous permette de l'en remercier, qu'il daigne agréer nos plus respectueux hommages.

INTRODUCTION

Le vagabondage dans les campagnes est une question à l'ordre du jour.

Les études auxquelles celle-ci peut donner matière sont loin d'être nouvelles, mais elles nous apparaissent enveloppées d'un véritable intérêt d'actualité qu'elles doivent à plusieurs causes.

La récente et retentissante affaire Vacher est pour longtemps dans toutes les mémoires. Chacun a lu sur les journaux les sanglantes péripéties de l'odyssée sinistre de ce chemineau. A cette occasion des circulaires pressantes sont émanées du Ministère de l'Intérieur, des mesures furent prises pour opposer une digue au vagabondage.

Le drame de Richepin, qui obtint un si éclatant succès ces derniers temps et qui tend à donner une sorte d'auréole poétique à cette collectivité que synthétise en quelque façon le personnage principal, concourt peut-être aussi un peu à ajouter à l'intérêt psychologique de la question.

La presse enfin s'est grandement occupée du problème. Il n'est pas de feuille de province qui n'ait eu maintes fois à se faire l'écho des plaintes trop justifiées

des campagnes contre le fléau de la mendicité et du vagabondage. Trop justifiées, disons-nous, ce serait, en effet, se faire une singulière illusion que de se représenter le chemineau d'après le portrait étrangement flatté qu'en a tracé le poète que nous venons de nommer.

Ce n'est guère là qu'un type de fiction dramatique, le rêve d'une imagination éprise d'espace et de liberté : la réalité est toute autre.

Ces nomades, ces vagabonds qui, d'un bout de l'année à l'autre, sillonnent la France dans tous les sens, sont la plaie et la terreur des populations rurales qu'ils mettent en coupe réglée et sur lesquelles ils prélèvent, de gré ou de force, un tribut journalier qui finit à la longue par devenir très onéreux. En bande ou isolément, ils se livrent bien parfois de façon intermittente à de vagues métiers, mais la plupart ne demandent guère qu'à l'aumône ou à la rapine leurs moyens de subsistance. Les agglomérations rurales n'ont pas trop à les redouter, mais dans les fermes écartées, dans les maisons éloignées des centres on a tout à craindre. Ils s'y présentent, la menace à la bouche, aux heures où ils savent qu'il n'y a guère au logis que des femmes ou des enfants, les hommes étant occupés aux travaux des champs, et où ils ne craignent pas de rencontrer une force virile capable de résister à leurs exigences, et, au besoin, de réprimer leur insolence.

Sans doute, les errants des grands chemins ne sont

pas tous, il s'en faut, aussi rébarbatifs et aussi dangereux que la catégorie beaucoup trop nombreuse à laquelle nous venons de faire allusion. Il y a assurément bien des degrés, toute une gamme ascendante faite des caractères respectifs des diverses et multiples individualités sur lesquelles peut porter l'examen. C'est à présent que nous devons entrer au vif de notre sujet en abordant la question du classement de tous ces gens, en recherchant si la médecine et la psychologie nous fournissent, d'après des recherches plus ou moins approfondies et d'après une véritable symptomatologie, un ordre logique et une classification suffisante et sûre.

CLASSIFICATION DES CHEMINEAUX

Qui trouve-t-on sur les grandes routes? — Quels sont ces hommes, objet de la curiosité des uns, de la pitié des autres, de la méfiance de tous? Quels sont ces oiseaux de passage et trop souvent de malheur, ces étrangers partout, dont on ignore le nom même et la patrie?

Parmi ces chemineaux, disons-le dès à présent, il y a un grand nombre d'êtres plus ou moins déséquilibrés et anormaux, et un grand nombre d'aliénés proprement dits, ce qui contribue à accroître le danger.

Dans un discours sur les proportions inquiétantes que prend le vagabondage, un de nos représentants à la Chambre des Députés faisait récemment ressortir le danger que courent nos populations absolument affolées par ces « routiers » qui déambulent à travers la province. L'orateur a traité son sujet de haut; il n'a pu entrer dans les détails, tel n'était pas son rôle. Aussi, pour combler cette lacune toute volontaire, un de nos principaux journaux quotidiens a-t-il, en commentant ces intéressantes paroles, esquissé les principaux types de routiers, et ce pour, en instruisant ses lecteurs, rendre en même temps service à nos magistrats, à nos

policiers, à nos gendarmes qui ignorent peut-être trop les physionomies, les habitudes, le langage, les agissements de ces écumeurs ambulants.

Pour l'auteur de l'article, il existe deux catégories de routiers : ceux qui « travaillent » à la douce, qui volent sans violence, et ceux qui « opèrent » à la dure, en assassinant.

Ces deux catégories se fractionnent elles-mêmes en trois sous-catégories qui sont les suivantes : les « nourrisseurs » qui ourdissent et préparent un crime de longue main ; ils « nourrissent », disent-ils dans leur langage argotique, le « marmot », vol ou assassinat ; puis, lorsqu'il est à point, « ils font des copeaux », ils opèrent. Les « foucadiers », gens emportés, chez qui l'idée du crime surgit tout d'un coup comme une foucade, et les « vagueurs », qui s'en vont, le nez au vent, sans but, pour voler ou assassiner. Vacher est un vagueur qui « opérerait en cagou », c'est-à-dire seul, en solitaire.

Il n'est pas besoin de faire ressortir le caractère avant tout policier de cette classification. On n'y a en vue que les seuls malfaiteurs, sans distinction ni préoccupation même de leur état mental ; toute la gamme dont nous parlions plus haut n'y est donc point incluse ; aussi la donnons-nous pour ce qu'elle vaut sans nous en occuper davantage.

Plus compréhensive et plus médicale tout à la fois est la division établie au Congrès de Médecine mentale de Toulouse en août 1897. A ce congrès il fut un peu

question des chemineaux, sans qu'il y eut à ce sujet discussion véritable. Les docteurs Marie et Hamel, dans un travail commun, en donnèrent le tableau suivant :

- 1° Les vagabonds par misère, par chômage ;
- 2° Les héréditaires, déséquilibrés, inoffensifs ;
- 3° Les morbides, qu'un examen médical, après arrestation, enverrait plutôt dans les asiles que dans les prisons ;
- 4° Les pervers, qui vagabondent pour échapper à la police, pour fuir le châtiment.

L'auteur de cette thèse aurait assurément aimé que les deux savants dont il vient de citer les noms, se fussent étendus plus longuement, plus complaisamment en quelque sorte, sur ce simple canevas qui paraît bon en soi : tout lui en eût été bénéfice. Ils ne l'ont point fait ; force lui est donc de se borner à reproduire leur courte esquisse.

Toutefois, celle-ci fournit, avec méthode et clarté, les grandes lignes et la charpente du sujet, ou, si l'on préfère, elle met en main le fil conducteur nécessaire pour avancer dans un labyrinthe au moins en apparence inextricable. Il est généralement facile à un esprit habitué à ce genre d'exercice de conclure d'une observation attentive, de l'examen patient et approfondi sur tel individu soumis à ses recherches, à quelle catégorie sociale et mentale celui-ci appartient, et de le faire rentrer par là même dans l'un ou dans tout autre des quatre paragraphes ci-dessus.

Nonobstant, et en dépit des qualités réelles de cette classification du Congrès de Toulouse, elle ne s'impose pas plus que bien d'autres qui ont été ou qui pourraient être faites. Une opération de cette nature ne saurait se concevoir d'après des principes fondamentaux et immuables ; l'arbitraire y joue un rôle prépondérant. La classification qui nous occupe peut donc être établie, disons-le, comme l'on veut, subir toutes les modifications qu'il plaît d'y apporter, pourvu que celles-ci procèdent d'un esprit nettement scientifique et pénétré en même temps des notions de la psychologie.

Quoi qu'il en soit des divisions adoptées, c'est le chemineau aliéné qui doit constituer essentiellement la base de notre étude, étant celui qui intéresse surtout le médecin. Ce travail comprendra néanmoins la liste des types de chemineaux, depuis celui purement idéal de Richepin jusqu'au véritable aliéné, et, en donnant un certain nombre d'observations, nous citerons les cas les plus divers d'individus errants, bizarres, inoffensifs ou dangereux, condamnés ou non, débiles ou fous, et comportant les diagnostics de pathologie mentale les plus variés.

Nous croyons bon de prévenir le lecteur que, dans la suite d'observations que nous allons exposer, aucun ordre diagnostique n'intervient, nulle préséance n'est donnée à tel type plutôt qu'à tel autre. Ne sachant à quelle disposition méthodique accorder la préférence,

nous suivrons l'exemple du mobile et capricieux hasard
qui nous fait rencontrer dans la vie le rapprochement
des extrêmes et le contraste des divers.

OBSERVATIONS

Nous ne nous attarderons pas à une étude fouillée du *Chemineau*, de Richepin. Un caractère trop littéraire ou trop exclusivement philosophique ne saurait manquer de revêtir les impressions que nous fait éprouver une individualité fictive, éclore dans le cerveau d'un poète. Ce serait sortir de notre sujet. Bornons-nous à rappeler que le héros de Richepin est intelligent, laborieux, honnête, bien disant et bienfaisant; son seul défaut est un amour exagéré du grand air et des grandes routes, une instabilité de caractère qui l'empêche de se fixer jamais dans un endroit ou à une besogne et qui fait qu'il ne se trouve bien que là où il n'est pas.

Après cet hommage rendu à son grand cœur et à ses idées généreuses, redisons cette affirmation déjà émise, que « la réalité est toute autre ». D'ailleurs, si un tel être existait, il est fort à craindre qu'un observateur expert et sagace ne soit conduit à constater chez lui, en dépit de ses nobles qualités, quelque tare nerveuse ou déchéance mentale, les symptômes avérés d'un déséquilibre intellectuel.



Mais voici un autre rêveur, doux philosophe s'il en fut, qui, au point de vue documentaire, possède sur le précédent l'incalculable avantage de la plus concrète existence. Nous extrayons d'un journal l'entrefilet qui le concerne :

« Sur les routes poudreuses du Berri, sous le soleil brûlant de ces jours derniers, cheminait Onésime Loye, poète qui vit le jour à Lyon. Hier inconnu, il sera peut-être célèbre demain grâce à une condamnation que vient de prononcer contre lui le tribunal de La Châtre.

« Un jour que les rimes qu'il enfilait, en promenant sa misère, sans souci du lendemain, n'avaient pas garni sa besace, Onésime Loye tendit la main et demanda du pain. Mais un gendarme de Cluis vint le rappeler à l'observation des lois de son pays en l'informant que « la mendicité est interdite sur le territoire du département de l'Indre », et le pauvre poète lyonnais fut jeté en prison.

« Il a comparu devant le tribunal correctionnel de la Châtre sous l'inculpation de vagabondage et de mendicité, et la défense qu'il a lui-même présentée mérite bien d'être signalée, tant elle est originale :

- Votre nom ? lui demande le Président.
- Onésime Loye, c'est ainsi qu'on me nomme.
- Votre âge ?
- Voilà bien cinquante ans que je suis honnête homme.
- Votre domicile ?
- La terre est mon seul lit, mon rideau le ciel bleu.
- Votre profession ?
- Aimer, chanter, prier, croire, espérer en Dieu.

— Vous mendiâtes un pain ?

— J'avais faim, magistrat ; aucune loi du monde

Ne saurait m'arrêter quand mon estomac gronde.

— Vous êtes un homme instruit ; pourquoi n'écrivez-vous pas comme vous parlez ?

— Hélas ! les éditeurs sont de terribles gens

Qui se montrent pour nous assez peu complaisants.

« Quand vous serez célèbre, ont-ils dit, mon cher maître,
Nous nous occuperons de vous faire connaître ! »

« Cet éloquent plaidoyer n'a pas empêché l'infortuné poète d'être condamné à vingt-quatre heures de prison.

— « Oh ! magistrat, merci !... Ton arrêt me sourit,

Car pendant un grand jour je vais être nourri »,

s'écrie le condamné, qui se retire avec une sereine dignité, en saluant le Tribunal. »

Voilà bien qui est peu banal. Rien n'autorise, dans le rapport qui précède, à regarder ce brave Onésime Loyer comme un aliéné, encore moins comme un être malfaisant ; mais ce qui est hors de doute, c'est sa parfaite originalité, sa franche bizarrerie de mœurs et de caractère ; cet homme n'est pas fait comme tout le monde, c'est un type. Pour ce qui est de sa qualité de chemineau, sa profession de foi nous éclaire suffisamment sur ce point.



Il y a une douzaine d'années, les journaux de Nantes ont entretenu leurs lecteurs des aventures d'un indi-

vidu qu'on désignait sous le nom « d'Homme des Bois de Vertou ». Dans une conférence que prononçait M. le docteur Biaute, alors que les regards de l'assistance se portaient sur une vue en projection dudit personnage, l'orateur s'est exprimé en ces termes : « Regardez son portrait et sa tenue, voyez son accoutrement étrange ; c'est ainsi qu'il voyage portant avec lui tous les objets de campement et un poids réel de 220 livres. Il a parcouru toute la France, la Suisse et le Piémont. — Je n'ai pas connu le secret de son délire, car il n'a pas été interné à Saint-Jacques (asile des Aliénés de la Loire-Inférieure), mais il court et erre comme des persécutés qui conservent néanmoins encore des apparences mentales correctes. Il arrive un jour où la misère et les privations augmentent le mal, rendent le danger plus imminent, et ces persécutés font peser la responsabilité de leurs malheurs sur quelqu'un ou quelque chose ; leur cerveau invente alors le crime pour la vengeance. L'Homme des Bois de Vertou n'arrivera peut-être pas au crime, mais qui sait si, son dégoût du monde ordinaire s'accroissant, il n'ira pas un jour dans la forêt sombre compléter son remarquable costume par une cravate de chanvre qui le maintiendra attaché à la maîtresse branche d'un chêne. »

Bien que nous ne possédions pas l'observation complète de ce malade, la réalité de son délire est manifeste sans qu'il soit possible d'en préciser la nature.

Vers le même temps, la curiosité publique se portait sur un autre sujet non moins digne de fixer l'attention et connu sous la dénomination « d'Ermite de l'île Pinette ».

Cet homme avait quitté Roanne et, en suivant le cours de la Loire, vivant de fruits verts, de légumes non cuits et du produit de sa pêche dans le fleuve, il était arrivé à Nantes. Le calme de l'île Pinette le tenta ; il s'y établit en vrai Robinson, bien placé pour méditer sur la grande découverte qui tenait son esprit en éveil depuis plus de vingt ans. Héréditaire pour la folie et disgracié de la nature, petit, bègue, il avait été, tout enfant, l'objet des moqueries de ses camarades ; il avait recherché la solitude, la solitude l'avait poussé à la lecture et celle-ci accapara son attention beaucoup plus que son métier de tisserand qui lui aurait fait gagner sa vie, ce qui aurait peut-être sauvegardé sa raison. Ses sujets de lecture, Figuiet et Flammarion, étaient certainement au-dessus de son intelligence ; il se complut dans le merveilleux et l'idée lui vint enfin qu'il pourrait bien lui-même trouver la matière isolante. Il y a lieu de remarquer ici combien le délire est suivi chez les fous partiels. La terre, pensait notre ermite, possède de l'électricité ; le corps de l'homme en a aussi ; celle de la terre et celle de l'homme sont de non contraire, par conséquent l'homme est attiré vers la terre, il y est fixé, il ne peut s'en dégager. S'il pouvait parvenir à trouver la matière isolante, chacun

en étant pourvu, l'homme se dirigerait à son gré, selon ses désirs, en pleine liberté.

Il n'avait donc en vue qu'une découverte nécessaire au bien-être de l'humanité. Cette matière isolante doit se composer de substances contenues dans les trois règnes de la nature, et, ne les ayant pas trouvées à Roanne, il était parti à leur recherche.

Il a suivi ainsi tout le cours de la Loire, vagabond, errant, souffrant, jusqu'au jour où la charité émue a essayé de le secourir, et il a été placé à l'asile Saint-Jacques. Pauvre fou que rien ne pouvait guérir de ses chimères entretenues depuis de si longues années dans son esprit et dont l'éclosion a été préparée par la tare héréditaire !

Ce malade a quitté l'asile de la Loire-Inférieure pour être rapatrié dans celui de son département.

~~~~~

L'observation qui va suivre a rapport à un aliéné que nous avons nous-même reçu à son entrée à l'asile et qu'il nous a été loisible d'examiner souvent et longuement par la suite. Nous ne croyons pouvoir mieux faire ici que de reproduire, au moins dans ses parties essentielles, le rapport médico-légal qu'à la demande du Juge d'instruction a rédigé M. le docteur Biaute :

« ... Le 27 juillet dernier, vers 10 heures du matin, S... était entré dans l'habitation du sieur Cocher, fermier dans la commune d'Orvault, voisine de Nantes. La femme, seule à la maison, avec un enfant de deux mois, préparait le repas de la famille. S... vint s'asseoir près

du foyer, et, quand la femme Cocher lui demanda ce qu'il voulait, il la frappa sur la figure et la fit tomber à terre. Effrayée, cette femme sortit et appela au secours. Des gens d'Orvault et le mari, occupés aux champs non loin de là, virent l'agresseur suivant la route nationale et tenant un chien en laisse ; ils s'emparèrent de lui et le conduisirent à Sautron où les gendarmes de cette localité le mirent en état d'arrestation pour l'emmener ensuite à Nantes devant M. le Procureur de la République.

« Devant les gens qui l'ont saisi à Orvault, les gendarmes de Sautron et M. le Juge d'instruction, après avoir paru ne pas vouloir répondre ou ne pas comprendre les questions qu'on lui posait, S... a bien reconnu le fait de coups portés à la femme Cocher ; il a allégué son refus de lui donner un morceau de pain et il dit aussi avoir agi sous l'influence de la boisson. Il a bien donné ses nom et prénoms, exactement indiqué sa profession, son état-civil, le lieu et la date de sa naissance. C'est ainsi qu'il a été inculpé de coups et blessures et de vagabondage.

« Les renseignements donnés par S... ont été reconnus vrais. Il est de nationalité belge. Agé de 52 ans, il est né à Malines le 3 mars 1846 ; domicilié à Anvers, il exerçait le métier d'ajusteur-mécanicien et sa femme tient un estaminet. On a su qu'ils jouissaient tous deux d'une bonne réputation, qu'ils étaient gens honnêtes et que, lui, paraissait faible d'esprit depuis un an environ. Il s'était embarqué le 16 juin à Anvers en qualité de chauffeur-mécanicien, mais on n'avait pu rien lui faire faire, et, le 30 juin, quelques jours après son arrivée à Nantes, il avait quitté son bord pour errer et mendier dans la ville et les environs. Arrêté une pre-

mière fois, il avait été relâché sans condamnation' après quelques jours de détention. C'est après cela que S... a commis les actes qui l'ont de nouveau conduit à la prison de Nantes.

« L'examen direct nous met en face d'un sujet physiquement bien portant, sans affection chronique ou organique apparente. Les réflexes sont normaux, les pupilles égales ; l'écriture est indécise et tremblée, non par défaut d'instruction, mais par défaut de synergie dans l'action musculaire. La parole se remarque embarrassée par la même cause qui semble rendre l'écriture difficile, car les muscles de la face, aux abords des lèvres, sont animés de mouvements fibrillaires très appréciables. Cependant cet embarras de la parole n'est réellement apparent que lorsque S... fait usage de la langue française ; il devient imperceptible quand il se sert de la langue flamande.

« S... est malpropre ; il n'a aucun soin de sa personne, passe le temps sur son lit, assoupi, inerte physiquement et intellectuellement, fait ses besoins dans sa cellule, ramasse ensuite ses excréments avec les mains et les rejette dans le baquet qui aurait dû les recevoir tout d'abord,

« Il a été nécessaire de tenir S... constamment séparé des autres détenus. Quand les gardiens de service entrent dans sa cellule, il faut lutter pour l'empêcher de sortir ; dans la cour il se jetait sur ses compagnons et les frappait sans aucun motif, et maintenant, durant les instants qu'il y passe seul, il fait comme dans sa cellule : il se couche et dort.

« S... donne des signes de délire psychique et de délire hallucinatoire.

« Les facultés intellectuelles paraissent bien engour-

dies : la suite des idées est difficile, incohérente. Il ne sait pas trop où il est et se croit dans une voiture qui roule parfois. Il a trouvé une valise contenant 500.000 francs qui lui serviront à faire construire sept maisons pour lui et sa famille.

« Il entend des voix d'ouvriers qui parlent autour de sa cellule ; celle-ci est traversée par de nombreux fils qui lui envoient des décharges électriques. L'électricité le travaille dans tout le corps, l'enserme, l'empêche de fermer la main et de saisir les objets, surtout pendant la nuit.

« Il s'est embarqué en juin pour la première fois afin de gagner plus d'argent ; mais on ne lui donnait pas à bord une quantité suffisante de nourriture et il a quitté son service. Il a frappé la femme Cocher parce qu'elle lui refusait du pain et il marchait alors dans la direction d'Anvers, n'ayant qu'à suivre la voie pavée pour y arriver, car c'était la route qu'on lui avait indiquée à Nantes, sur sa demande, pour regagner son domicile.

« En raison des divagations du sujet, de sa manière de ne pas toujours saisir les questions qui lui étaient adressées, il a été assez malaisé de se faire un tableau clinique exact de l'affection mentale qui existe, avec la cause, l'époque de l'invasion, les progrès. L'examen direct nous a cependant permis de formuler un diagnostic et un pronostic.

« L'affection mentale ne semble pas héréditaire ; elle ne peut être attribuée à des excès d'aucun genre, d'après les renseignements reçus d'Anvers. Ceux-ci nous ont appris aussi que S..., depuis un an, paraissait être frappé dans l'usage normal des facultés intellectuelles ; à bord du navire sur lequel il avait pris du

service, il n'a su ou voulu s'occuper du travail qu'il avait à faire et qui était bien de sa compétence cependant. Cela nous démontre l'existence d'un réel degré de maladie avant l'arrestation, et que les phénomènes morbides que nous avons constatés sont symptomatiques d'une forme classique d'affection mentale et non le résultat d'une simulation.

« Nous considérons donc S... comme atteint d'aliénation mentale caractérisée par de l'affaiblissement des facultés intellectuelles, du délire systématisé, avec complication probable de paralysie générale. Avec ou sans complication de paralysie générale, le pronostic est défavorable. En cet état les actes commis ne peuvent être imputables. Ses emportements à la prison, son vagabondage, son agression à Orvault démontrent qu'il doit être classé parmi les aliénés dangereux.

« Il ne saurait être remis en liberté comme après sa première arrestation, car *il irait grossir cette nombreuse théorie de chemineaux qui, dénués de tout et souvent même de leur intelligence, circulent sur les grands chemins et sont sans cesse un danger pour l'ordre public et la sûreté des personnes. S..., je l'ai dit, commençait à pied et sans ressources la longue route de Nantes à Anvers, et c'est pour ainsi dire à la première étape qu'il a accompli l'acte qui l'a fait arrêter.*

« Mes conclusions sont donc :

« 1<sup>o</sup> S... est aliéné et irresponsable ;

« 2<sup>o</sup> Il est dangereux ;

« 3<sup>o</sup> Il doit être mis à la disposition de l'autorité administrative pour être placé à l'asile d'aliénés de Nantes.

« Nantes, le 24 septembre 1898.

« D<sup>r</sup> BIAUTE. »

Ce malade est encore à Saint-Jacques. Les nombreux examens auxquels il y a été soumis ne laissent plus de part au doute au sujet de son diagnostic : c'est de la paralysie générale nettement constatée et surabondamment contrôlée.



C'est également un rapport médico-légal de M. le docteur Biaute, qui va servir de cadre à l'observation suivante. Une telle présentation est trop médicale et trop avantageuse pour que nous négligions de l'utiliser quand la possibilité et la permission nous en sont données :

« Garnier Francis a été arrêté le 30 juillet à Nantes, dans la rue Lafayette, où, allongé sur le trottoir, il avait causé un rassemblement de passants. Il n'avait rien voulu répondre à l'agent de police qui était survenu et avait été conduit devant le commissaire du 5<sup>e</sup> canton. A ce magistrat, il déclina ses nom et prénoms, ceux de ses parents, donna quelques autres renseignements, dit venir du Calvados, mais être actuellement sans travail et sans domicile. Il fut mis à la disposition de M. le Procureur de la République et comparut le lendemain en police correctionnelle. Mais là il apparut à ses juges comme ne devant pas jouir de la plénitude de ses facultés mentales à cause de son attitude et de ses gestes bizarres, et son examen nous fut confié.

« Garnier est né à Nantes, et dit avoir encore dans cette ville sa mère, un frère et deux sœurs. Il est âgé de 27 ans. Quand nous l'interrogeons pour nous rendre compte s'il y a chez lui de l'hérédité pathologique, il comprend parfaitement la portée de nos investigations.

Il ne donne aucun signe d'affection aiguë ou chronique ; il porte les traces indélébiles de la variole. Le fonctionnement organique apparaît bon sous tous les rapports ; cependant son enfance aurait pu être malade, car il a été recueilli dans un orphelinat bien avant la mort de son père qu'il a perdu vers l'âge de 14 ans, et il a été exempté du service militaire pour faiblesse de constitution. A la partie supérieure de la région frontale et sur la gauche de la ligne médiane, on aperçoit une cicatrice restée à la suite d'un traumatisme qui a produit une plaie du cuir chevelu et défoncé quelque peu l'os frontal sous-jacent. A l'âge de 17 ans, aux chantiers de la Loire, où il travaillait, Garnier était tombé du pont au fond de la cale d'un navire en construction. Il paraît atteint d'un bégaiement très léger qui s'accroît davantage à la suite d'une émotion un peu vive. Il accuse des maux de tête, des cauchemars, des vertiges ; il se sent mal quelquefois et se croit soulevé de terre.

« L'attitude bizarre et les gestes étranges, qui ont fait que le Tribunal a sursis au jugement, sont bien vite apparents. Garnier, en effet, semble parler avec recherche et quelque emphase ; il ne récrimine pas contre son sort, il ne s'en plaint pas et consentirait même à la privation de la liberté à la condition de ne pas rester dans l'inaction. Mais subitement il s'arrête dans ses réponses et détourne la tête en fixant un point. Il est quelquefois difficile de le sortir de cet arrêt, de ce mutisme, et c'est ainsi qu'il s'est trouvé en face du garde qui l'a arrêté dans la rue Lafayette. On finit par remarquer qu'il est ainsi lorsqu'il entend un bruit lointain ou seulement hors de la pièce dans laquelle il est ; on dirait encore parfois qu'il entre en cet état afin de

ne pas répondre davantage aux questions qui lui sont posées

« Aussi est-ce avec une grande difficulté que nous sommes arrivé à découvrir son délire tel que nous allons l'exposer ci-dessous et assez complet pour pouvoir porter un diagnostic précis. Il était d'ailleurs absolument nécessaire de connaître à fond l'accusé contre lequel des actes graves n'avaient jamais été relevés, auquel on n'avait à reprocher que des délits de vagabondage et de mendicité. Il s'agissait, en effet, de savoir non s'il devait bénéficier de l'article 64 du Code pénal, mais encore si, étant irresponsable de ses actes, il pouvait présenter du danger et, par suite, devait être placé dans un asile d'aliénés.

« Après des recherches patientes et un nombre relativement grand de visites et d'interrogatoires, nous avons été en mesure de pouvoir renseigner le Tribunal sur tous ces points.

« Enlevé de bonne heure à la charge de ses parents, Garnier était déjà dans un orphelinat quand son père est mort. Il a vu quelque chose de mystérieux dans ce fait ; il a voulu plus tard découvrir la vérité et il a cru l'avoir trouvée quand des hallucinations lui eurent fait voir sa mère poignardant son père, et son frère le menaçant lui-même avec une épée. Pendant la période prodromique de la folie, il a été ouvrier aux Chantiers de la Loire ; où il a fait la chute dite plus haut ; il a appris le métier de fabricant de chandelles, il a été aussi infirmier à l'Hôtel-Dieu. *Mais ensuite, terrifié par des visions, redoutant les siens, ne voulant pas être à leur charge, il a commencé ses voyages.* On le voit déjà en 1889 condamné pour vagabondage à Bayonne, revenant en France après une incursion sur

le territoire espagnol. Le délire augmenté alors, il ne reste pas confiné à des sujets se rapportant à sa famille. Dans les chantiers où il est embauché, il est plein d'inquiétude ; il se croit vite persécuté par ses compagnons ; il n'a pas la protection des contre-mâîtres ; on veut le faire partir. Ses hallucinations deviennent impérieuses ; il entend des voix qui lui disent : « Tu marcheras, tu viendras à Nantes. » Il quitte alors son travail, se met en route avec ou sans argent. Aussi le voit-on de nouveau arrêté et condamné à Paris, à Montfort, à Lille, à Argentan, à Nantes, à Ancenis et enfin arrêté une dernière fois à Nantes, toujours pour vagabondage ou mendicité.

« Parfois il craint des attentats contre sa personne. A la prison d'Ancenis, par exemple, il redoutait fort un autre détenu auquel il prêtait l'intention de l'assassiner ; il en était convaincu, tout le lui indiquait, et la manière d'être du prisonnier à son égard, et sa façon de repasser un couteau qu'il avait en sa possession, etc... Aussi n'a-t-il pu rester maître de lui ; il lui a demandé raison de ses desseins malveillants et une rixe a eu lieu. Durant notre examen, nous l'avons vu venir au cabinet du médecin en sortant d'une querelle avec d'autres détenus et portant sur la figure des traces de coups.

« Garnier ne comprend pas pourquoi on peut agir de la sorte avec lui, car il n'a toujours eu que le bien en vue ; il n'a jamais eu la pensée de faire du mal à personne, marchant à la découverte d'un mystère et chargé peut-être d'une mission importante.

« Tout ce délire hallucinatoire explique bien la manière d'être du détenu, ses courses vagabondes en tous les sens, du nord au midi de la France, de la Belgique à

l'Espagne qu'il a visitées, ses fuites des chantiers dans lesquels il était occupé et l'obligation pour lui d'avoir recours à la mendicité pour vivre.

« Garnier présente à nos yeux le tableau fidèle des voyageurs aliénés qui finissent un jour ou l'autre par attirer l'attention des juges appelés à statuer sur leur sort ; ils finissent enfin par entrer dans un asile d'aliénés, mais après des pérégrinations lointaines et des condamnations nombreuses.

« En somme, Garnier, sous une apparence qui ne le fait pas pressentir en entier, a un délire très étendu. C'est un persécuté avec tendance aux idées de grandeur. A défaut d'hérédité constatée on peut le considérer comme atteint de débilité mentale, et le traumatisme crânien a provoqué la genèse ou l'extension du délire ; ce traumatisme a aussi donné à l'affection un caractère épileptoïde.

« L'aliénation a la forme de la folie systématisée progressive.

« Nous avons dit que les actes qui lui ont été reprochés n'étaient ni graves ni dangereux. Mais, en se reportant à la description que nous avons donnée, on verra que des agressions contre des personnes ont eu lieu. Aussi pareils faits pourraient-ils se reproduire et devenir autrement sérieux à la suite de fatigues, de souffrances et de misère.

« Aussi nos conclusions sont :

« Garnier est atteint d'aliénation mentale ;

« Il est irresponsable ;

« Il doit être placé dans un établissement d'aliénés.

« Nantes, le 31 août 1895

« D<sup>r</sup> BIAUTE. »

Garnier a été placé à Saint-Jacques où il est encore, présentant le même délire et sujet à des agressions impulsives semblables à celles qui sont relatées dans le cours du rapport.

---

Le malade dont nous allons relater l'historique et tracer le tableau mental est à Saint-Jacques depuis le 26 août 1887 ; il avait alors 41 ans. Nous avons été en communication quotidienne avec lui et maintes fois, avec ou sans incitation de notre part, il nous a dévoilé ses conceptions délirantes :

Sch... nous est arrivé de la prison de Châteaubriant où il subissait une condamnation pour ivresse publique.

Enfant naturel, il s'est engagé à 17 ans dans l'infanterie de marine à la suite de difficultés avec sa mère au sujet d'une jeune fille qu'il aimait. Il a fait 12 ans de service ; trois années seulement ont manqué pour lui donner droit à une retraite proportionnelle. Il n'a pas voulu attendre et n'a jamais accepté de grade.

Il a reçu un seau sur la tête en 1870.

Peintre en bâtiment, il a trouvé du travail jusqu'en 1883 ; depuis il n'en a guère été à même, car, prétend-il, quelqu'un le poursuivait de sa haine sans qu'il puisse en découvrir la raison. Pour fuir et dépister la persécution il voyagea et se fit chemineau. Citant volontiers les noms de ses ennemis imaginaires, il accuse tour à tour tel député ou tel compagnon de travail, un publiciste en vue ou un aubergiste, etc.

Prédisposé peut-être à l'aliénation mentale par sa naissance même, il a joint l'alcoolisme à cette tare

originelle. Les deux principaux motifs de ses condamnations sont le vagabondage et l'ivresse. Nous le voyons condamné à un mois de prison à Pont-Audemer pour ivresse et rébellion ; à 3 jours à Saint-Gaudens pour vagabondage ; puis à La Roche-sur-Yon, puis à Châteaubriant d'où il nous vient.

Sch... est atteint de folie systématisée progressive. C'est parce qu'il se croit persécuté, parce qu'il se voit entouré d'ennemis qu'il ne s'arrêtait nulle part et voyageait sans cesse.

A l'asile, le vagabondage dut naturellement finir, mais les causes qui l'avaient engendré n'ont cessé d'être. Ce sont toujours les mêmes idées de persécution entretenues par les mêmes hallucinations. On l'électrise ; des personnages invisibles l'insultent ; d'autres, lorsqu'il est au lit, lui font subir à travers les murs d'innombrables outrages. Ses ennemis le suivent pour l'entraver en toutes choses ; pour ne pas se faire connaître ils ont toujours eu soin de se déguiser en commis-voyageurs, en infirmiers, peut-être en internes. Car nous-même avons bien des fois été l'objet de sa méfiance : lui survenait-il quelque contre-temps, certains malaises, c'était nous qui prenions plaisir à le tourmenter ou qui le choissions comme sujet d'expérience. Il s'en prend à tout le monde et accuse les gardiens, d'autres malades ou n'importe qui de lui faire éprouver toutes sortes de troubles sensoriels et généraux.

Pourtant, chose qui, pour un esprit non initié à la psychiatrie, peut paraître étrange ou absurde, Sch... est un homme intelligent. Doué d'une incontestable adresse dans les arts mécaniques, il offre et prodigue ses services à l'Administration de l'établissement, à son entourage, à tout venant pour ainsi dire. Il nous reste

de lui quelques ouvrages en os sculpté qui sont de petits chefs-d'œuvre de goût et d'exécution. Menuiserie, serrurerie, sculpture, arts décoratifs, rien n'est au dessus de son courage, et il s'acquitte de ses diverses entreprises, sinon avec un égal bonheur, du moins avec un toujours estimable talent.

Mais il est un point que nous n'avons pas encore signalé et sur lequel il importe d'attirer l'attention : ce malade est dangereux. Indépendamment de ses condamnations antérieures pour rébellion, son excessive méfiance à l'égard de certains de ses camarades nous le fait apparaître sous un jour défavorable et nous laisserait entrevoir la possibilité d'évènements à déplorer sans la surveillance à laquelle il est soumis ; sa liberté d'action à l'intérieur de l'asile est beaucoup plus apparente que réelle.

Le certificat de situation ci-dessous résume et fixe nettement en quelques mots ce cas pathologique : « Sch... est atteint d'aliénation mentale caractérisée par du délire systématisé avec idées de persécution, hallucinations sensorielles, troubles de la sensibilité générale, quelques conceptions mégalomaniaques. Le malade, longtemps avant sa séquestration, était un aliéné errant, persécuté en tous lieux, arrêté différentes fois et condamné pour vagabondage, ivresse et rébellion. Il ne peut vivre longtemps dans la même section de l'asile, car il finit par désigner un gardien ou un malade comme associé à ses persécuteurs, et, de la sorte, il est dangereux jusque dans l'établissement.

---

Voici une observation qui a été recueillie par nous-même en son entier. Elle se rapporte à un individu

entré à l'asile Saint-Jacques le 1<sup>er</sup> octobre 1898 et venant du service des épileptiques non aliénés de l'Hospice-Général où il était depuis trois semaines. Éliminons dès le début une question qui pourrait être grosse de conséquences : l'épilepsie de ce malade nous a toujours paru des plus problématiques. Nous n'invoquerons donc pas ce facteur étiologique en détaillant les désordres nombreux dont le cas clinique qui nous occupe offre le tableau.

Au jour de l'entrée, nous avons consigné en ces quelques mots les courts et assez vagues renseignements que nous ont fournis les infirmiers chargés de nous confier l'arrivant :

« H..., âgé de 37 ans, célibataire, est un persécuté. Il prétend que dans la salle des épileptiques on a tenté 17 fois de l'empoisonner. On laissait aussi des fenêtres ouvertes destinées à établir des courants d'air pour lui donner la mort.

Il se dit paralytique général et atteint de diverses autres maladies.

Réclamant sans cesse sa sortie, il affirme que personne n'a le droit de le retenir à l'Hospice. Il y a quelques jours, il s'est introduit dans le bureau de l'économe pour avoir à toute force son billet de sortie. Il fallut que plusieurs hommes se jetassent sur lui pour le reconduire, malgré sa résistance, dans son service.

Il est presque toujours couché.

Il proteste naturellement contre son internement à l'asile d'aliénés et attend avec impatience la venue du

médecin en chef pour lui exposer ses griefs et ses doléances. »

Trouvant naturellement ces notes insuffisantes, nous avons, quelques jours plus tard, longuement examiné et interrogé notre malade. Procédant par la douceur et simulant un vif intérêt à sa personne accablée d'injustes persécutions, il nous a été facile de le faire entrer dans le détail de ses préoccupations vésaniques. Voici ce qui ressort de notre entretien :

Léon H... est né dans une commune voisine de Nantes. Lorsqu'il eut trois ans il vint habiter cette ville avec sa famille. Celle-ci se mit dans les affaires, changea plusieurs fois de commerce et acheta finalement un fonds de bijouterie. Son frère cadet prit la maison et, à 19 ans, Léon H... s'en alla en Amérique tenter la fortune.

Il fut un an à Para (Brésil), puis revint à Paris où il apprit la mégisserie, rapportant du Nouveau-Monde les fièvres paludéennes.

C'est peu après qu'il fit son service militaire dans l'infanterie de marine, fut envoyé par deux fois en Cochinchine, et y gagna la diarrhée de Cochinchine qui le fit réformer.

Il revint à Nantes et se mit à voyager, s'embauchant comme ouvrier bijoutier partout où il trouvait : à Angers, Tours, Paris, Brest, Toulon, etc. Plusieurs fois il revint à Nantes, plusieurs fois il alla à Paris. Il restait plus ou moins longtemps dans chaque ville suivant l'ouvrage qu'il y trouvait. Toutefois, il ne découvrait chez aucun patron aucune opposition systématique.

Ce n'est qu'il y a quatre ans, à Paris, qu'il commença à éprouver des difficultés à cause, raconte-t-il,

de ses opinions politiques avancées. Les patrons le refusaient, lui donnant à entendre pourquoi. Pourtant, il ne s'est jamais beaucoup occupé de politique, ne votant même pas, n'écrivant pas, ne fréquentant pas les réunions. Néanmoins, dans une assemblée anarchiste, Sébastien Faure s'est ému de sa présence et aurait cherché à discuter avec lui. Il a fait à Paris divers métiers, a connu la misère ; grâce à l'appui d'un député, il eut pendant quelque temps un poste dans les bureaux du *Matin*.

Partout la renommée l'a accompagné. Il reprit ses voyages à Tours, Brest, etc., sous la surveillance *indirecte* de la police ; cette surveillance dure depuis quelques années. Depuis trois mois et demi, la surveillance est devenue *directe*. Il le sait par les inspecteurs de police qui lui parlent à distance. C'est là que le délire s'étale en grand.

Les inspecteurs ont un instrument de musique au moyen duquel ils se font entendre à toutes les distances et communiquent avec les esprits. Ils sont très forts en maladies nerveuses, connaissent toutes les pensées des gens et les répètent au moyen de leur musique. Toujours au moyen de cet instrument ils répètent ce que dit H... et le rapportent à leurs supérieurs hiérarchiques. Ils lisent ses pensées dans son cerveau, même quand il prend la précaution de fermer les yeux. Ces hommes ont un tambour sur lequel ils frappent pour affirmer ; ils imitent les oiseaux. Aussi les moineaux de la cour de la 3<sup>e</sup> section font-ils beaucoup moins de bruit qu'on ne pense : ce sont les inspecteurs qui gazouillent aussi joliment,

Ils sont éloignés, mais ils le voient par des glaces

à réflecteurs. Ils font vibrer les airs, les carreaux de vitre, et font ainsi évacuer les sujets.

Ces agents se divisent en plusieurs catégories. Il y a notamment les agents provoquants, chargés de faire parler le monde pour savoir ce qu'on pense. Ils entrent dans l'asile d'aliénés et surveillent étroitement H..., cachés derrière les murs. Ils s'informent de ses moindres faits et examinent ses selles, sans doute pour voir la couleur de ses idées politiques. Ces hommes photographient l'être moral.

Quand H... habitait la rue de la Boucherie, à Nantes, il était abasourdi par le vacarme de ces gens de la police qui ne cessaient de faire résonner des timbres.

Sa mère a voulu l'empoisonner pour diminuer les charges de la famille. Un grand nombre de fois elle renouvela ses tentatives avec de la belladone, mais lui, qui sentait le poison, rejetait les aliments.

Dans le service des épileptiques, on a tenté jusqu'à dix-sept fois de le faire périr par toutes sortes de poison ; la sœur de la salle était achetée par sa mère.

H... est un garçon sans instruction et qui s'est toujours repu de lectures philosophiques et savantes. C'est dire qu'il ne pouvait guère faire autre chose que se fausser le jugement. En outre, il se déclare lui-même d'un caractère orgueilleux, ce qui pourratt jusqu'à un certain point expliquer le besoin qu'il éprouve de croire que tout le monde le connaît et s'occupe de lui.

Quoi qu'il en soit, le diagnostic est formel : c'est une folie systématisée progressive déjà fort ancienne, étant donné son excessif développement actuel. On peut presque affirmer que cette maladie a dominé et guidé toute cette vie aventureuse et errante. C'est, en

effet, du temps de sa prime jeunesse que nous parle H... lorsqu'il nous raconte les tentatives d'homicide commises sur lui par sa mère.

Notre sujet a donc opéré la plupart de ses déplacements pour échapper aux persécutions, déjouer les ruses de la police et mettre un terme à l'immixtion de ses agents dans son existence privée. C'est pour échapper à cette cohorte ameutée contre lui qu'il s'est fait chemineau ; car, bien qu'il n'ait pas toujours suivi les grandes routes, que le plus souvent même le chemin de fer ait servi son délire, il n'y a là qu'une subtile affaire de mots ; H... est un véritable chemineau. Si sa bourse lui permettait les voyages faciles, il n'en est pas moins de la race de ceux qui, pour échapper à l'objet de leurs terreurs, savent entreprendre, à pied et sans ressources, la marche éternelle vers un insaisissable horizon. En outre, nous croyons l'avoir amplement démontré, c'est un chemineau aliéné, en qui l'idée de représailles et de vengeance pourrait tout d'un coup germer et porter des fruits de malheur et de deuil.



Nous manquons de détails sur le passé du malheureux dont la brève observation suit. Toutefois, ce que nous en savons nous autorise à le regarder comme un chemineau frappé de démence. Voici son croquis précédé du certificat d'un docteur de Châteaubriant :

« Je, soussigné, certifie avoir examiné un inconnu dont on n'a pu contrôler l'identité. Il prétend s'appeler Ch... Eugène, et être originaire de Gennes (Sarthe). Il est atteint d'affection mentale caractérisée par une

absence complète de mémoire, une inconscience absolue du temps, ne sachant ni son âge, ni le quantième de l'année actuelle, ni le mois. »

« Ce malade a été trouvé, dimanche soir 5 février 1899, à Châteaubriant, couché le long d'un mur. On l'a emmené à l'hôpital de cette ville où il est resté ces trois derniers jours avant d'être conduit à Saint-Jacques. Il paraît avoir une soixantaine d'années. C'est vraisemblablement un vagabond qui obtenait de la charité le plus clair de ses moyens d'existence et couchait dans les étables ou dehors. Il est assez fatigué au point de vue physique; la misère physiologique doit être un facteur étiologique important pour les troubles mentaux relatés dans le certificat médical.

« C'est un gâteux, et l'on est souvent obligé de le nettoyer. Il mange énormément et demande beaucoup à boire. Il prétend avoir été frappé par des individus qui lui ont volé ses papiers et son porte-monnaie contenant 25 francs.

« Th... demande à travailler de la toile. Ce doit être un chemineau du genre de ceux qui ont un métier et l'exercent tant qu'ils peuvent, comme les taupiers, les troubadours, les musiciens. Il était sans doute tisserand, tissant dans les fermes les liens en chanvre déjà filés par les paysans. »



Au cours de l'année dernière, un homme se présentait un matin à l'asile Saint-Jacques et demandait à y être admis en qualité de gardien. Comme c'était l'heure de la visite, le docteur Biaute put le voir et l'inter-

roger ; nous assistions nous-même à l'entrevue. Au bout de quelques minutes la conviction du docteur était établie et un fort soupçon s'éveillait en notre esprit : cet homme était un aliéné errant.

Il nous raconta, en effet, qu'il avait été employé dans un certain nombre d'asiles et ne put nous fournir aucun motif plausible de son départ de chacun d'eux. Il nous exhiba des pièces relatant ses états de service, où nous avons pu nous rendre compte qu'après un stage toujours assez bref dans un établissement, ce singulier gardien se remettait en route et allait proposer plus loin ses services. Pourquoi partir ainsi sans renvoi ? Cette façon de faire, assurément équivoque et contraire à la normale, piqua la curiosité du médecin en chef qui résolut de faire entrer cet homme au nombre du personnel pour être à même de le surveiller et de l'étudier avec soin.

Le nouveau gardien ne tarda pas à donner les preuves de troubles intellectuels variés. Sans opposition systématique aux règlements de la maison, il y dérogeait presque à chaque instant sans seulement paraître s'en douter, et, symptôme beaucoup plus explicite et plus probant, il écrivait chaque jour des billets apocalyptiques où ses extravagances se déroulaient et où perçait, apparent, le délire de la persécution. Il était, lui aussi, poursuivi, traqué par divers ennemis et ses fuites fréquemment répétées des asiles n'avaient d'autre cause que le désir de se mettre à l'abri d'atteintes purement idéales.

Comme cet homme ne nous avait pas été confié comme malade, nous n'avons pas consigné par écrit son observation ; nous ne composons ces lignes que de

simple mémoire, et celle-ci, nous faisant malheureusement en partie défaut, ne nous permet pas de préciser les détails de ce cas d'aliénation. Nous avons oublié jusqu'au nom du sujet. Toutefois, nos souvenirs sont nets sur ce point : c'est une folie systématisée progressive, et le malheureux qui en est atteint nous quitta au bout de peu de temps pour reprendre les grands chemins, chargé de la besace du mendiant, armé du bâton ferré du voyageur. Et le jour n'est sans doute pas éloigné où quelque asile le recevra non plus comme gardien, mais comme malade.

Si nous avons cité cette observation, malgré la pauvreté clinique de son exposé, c'est qu'il nous a semblé intéressant, nous pourrions dire piquant, de soumettre au lecteur le fait de ce gardien d'aliénés, aliéné lui-même, et, par sa vie vagabonde, rentrant si parfaitement dans le cadre de notre thèse.



Le 4 août 1897, un homme était arrêté à Champis, dans l'Ardèche, au moment où il tentait d'exercer sur une femme d'odieuses violences. L'enquête ouverte à la suite de cet attentat aboutit rapidement et, le 7 septembre, le tribunal de Tournon infligeait au prévenu trois mois de prison. Seulement, au cours de l'instruction, le juge fut frappé de la ressemblance qui existait entre le signalement de Vacher — car c'est lui qui va nous occuper — et celui d'un vagabon recherché, pour toute une série de crimes semblables, par différents Parquets, notamment par celui de Belley.

C'est là qu'aussitôt sa condamnation prononcée,

Vacher fut transféré. Il refusa tout d'abord de répondre aux questions du magistrat instructeur et de discuter les charges relevées contre lui à raison d'un crime commis deux ans auparavant dans le département de l'Ain.

Le juge lui laissa le temps de réfléchir. En attendant, il rechercha quel était le passé de cet homme.

Chacun connaît l'histoire de ce sinistre personnage, chacun a lu les détails de son procès et appris la condamnation capitale qui l'a terminé. Nous croyons bon cependant de rappeler les faits les plus marquants de cette existence épouvantable avant d'entrer dans les considérations que comporte notre étude. Mais il nous est pour cela indispensable de remonter aux documents publiés alors et de porter secours à notre mémoire à l'aide de larges emprunts ou même de véritables pillages que nous demandons la permission d'exercer dans la presse contemporaine des événements.

\*  
\* \*

Vacher, qui appartient à une honorable famille de cultivateurs, est né le 16 novembre 1869, à Beaufort (Isère). Il a laissé dans ce pays, d'où il est parti à l'âge de seize ans, la réputation d'un jeune homme sournois et cruel.

C'est au mois d'avril 1885 qu'il quitte Beaufort. Il se rend à Saint-Genis-Laval où il entre comme domestique chez un fermier.

A dix-huit ans, il se fait admettre comme postulant

chez les frères Maristes. Il n'y reste que quelques mois. Il est, en effet, chassé, au mois d'octobre 1887, à raison de ses vices.

A ce moment, il revient dans sa famille ; puis, au printemps de 1888, il part pour Grenoble où il réussit à se faire employer dans une brasserie. Mais il est bientôt obligé de quitter cette place pour entrer à l'hôpital où ses débauches l'ont conduit. Il y demeure deux mois, va passer quelques jours chez un de ses beaux-frères à Marcollin, puis se voyant contraint de rentrer dans un hôpital, il se rend à celui de l'Antiquaille, à Lyon, où il reste du 11 février au 12 avril 1889.

On le trouve ensuite à Genève, où il va voir son frère Auguste ; à Aix-les-Bains, où il passe deux mois ; à Lyon où il est employé par M. Piquet, papetier ; enfin, il revient à Saint-Genis-Laval où il entre comme garçon de ferme chez M. Quinet, le 25 février 1890.

Le 15 novembre suivant, il est appelé à faire son service militaire. Il ne tarde pas à se faire remarquer par des actes de violence. Ses chefs le considèrent comme tellement dangereux qu'ils le mettent en observation à l'infirmerie. On l'envoie ensuite à l'hôpital. Il est atteint de « troubles psychiques ».

Quand il entre en convalescence, il lui reste quatre mois de service à faire. On lui donne alors un congé de pareille durée, afin qu'il n'ait plus à revenir au régiment.

Pendant ce congé, Vacher va retrouver à Baumes-les-Dames une jeune fille avec laquelle il voulait se marier. Comme il ne peut obtenir son consentement, il lui tire trois coups de revolver, ne lui fait heureu-

sement que des blessures légères, puis tourne l'arme contre lui-même.

Il se loge dans l'oreille droite une balle qui n'a pu être extraite et qui a amené la paralysie du nerf facial ainsi que du nerf auditif.

Il est alors interné à l'asile de Dôle.

Entre temps, il a été définitivement réformé avec congé n° 2 pour « troubles psychiques ». Il quitte l'armée avec le grade de sergent. Un certificat de bonne conduite lui est accordé.

Vacher ne se plaît pas à Dôle. Un soir, il réussit à s'évader. On parvient à le rattraper à Besançon. On l'interne alors à Saint-Robert.

Le 1<sup>er</sup> avril 1894, les médecins, estimant qu'il a recouvré toute sa raison, déclarent qu'on peut, sans crainte, lui rendre la liberté.

C'est à partir de ce moment que commence toute une série d'effroyables crimes au sujet desquels le Juge d'instruction de Belley avait en vain tenté, au début de son enquête, de questionner Vacher.

\*  
\* \*

Après avoir reconstitué le passé de Vacher, le Juge insista de nouveau pour obtenir de l'accusé des explications sur un assassinat commis le 31 août 1895, à Benonces (Ain).

A cette date, on avait découvert au lieu dit « le Grand-Pré », où les cultivateurs font paître leur bétail, le corps affreusement mutilé d'un jeune berger de seize ans, nommé Victor Portalier.

Le pauvre enfant avait la gorge coupée. Le bas-ventre avait été arraché, partie avec un instrument

tranchant, partie avec les dents. L'assassin avait ensuite tailladé et souillé le cadavre.

Les soupçons se portèrent à ce moment sur un vagabond d'allure sinistre, qu'on avait vu rôder aux environs de la commune la veille et le jour du crime. Quelques habitants eurent beau en donner alors un signalement exact, les gendarmes se mirent inutilement en campagne, l'homme fut introuvable.

Quelques jours après son arrivée à Belley, Vacher fut mis en présence des cultivateurs de Bénonces qui avaient donné des renseignements à la justice deux ans auparavant. Il fut formellement reconnu. Il se décida alors à entrer dans la voie des aveux.

Il dit qu'après avoir aperçu le jeune Portalier seul dans les champs, il s'était approché de lui, un couteau tout ouvert à la main, pour lui couper la gorge. Brusquement, il l'avait saisi, l'avait frappé au cou, lui avait tranché la carotide, puis l'avait déshabillé, mutilé, souillé.

Il explique aussi comment il avait réussi à échapper à toutes les recherches. Il avait d'abord caché le cadavre, s'assurant ainsi quelques heures de sécurité, et il avait pris la fuite, s'écartant des chemins, se dissimulant dans les bois; puis il avait des effets de rechange, plusieurs coiffures. En dix minutes, c'était un autre homme. Le plus habile pouvait s'y tromper, tel ce gendarme qui le rencontrant un jour, alors qu'il le recherchait, lui demanda ses papiers, l'examina minutieusement, ne le reconnut pas, le laissa filer.

Ces aveux à peine faits, Vacher se rendit compte qu'il lui serait difficile d'échapper à l'expiation suprême. Il ne tenta pas de se rétracter. Il préféra reconnaître qu'il était l'auteur de plusieurs autres crimes commis

dans les mêmes conditions, et au sujet desquels le Juge d'instruction lui avait déjà demandé des explications. Il espérait, en effet, qu'étant donnés le nombre et la monstruosité de ces forfaits, on serait amené à penser qu'il avait perdu la raison.

Il avoua, en conséquence, que depuis le jour où il avait quitté l'asile Saint-Robert, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> avril 1894, jusqu'au jour de son arrestation à Champis, le 4 avril 1897, il avait tué quatre garçons, six jeunes filles et une vieille femme.

\*  
\* \*

Il raconta qu'à sa sortie de l'asile, il s'était rendu à Saint-Genis-Laval. Il s'était dirigé ensuite sur Grenoble. En passant à Beaurepaire (Isère), il avait commis un crime identique à celui que nous venons de raconter sur une jeune fille de vingt et un ans, nommée Eugénie Delhomme.

Il était allé ensuite se placer, aux environs de Grenoble, chez un fermier, M. Rey-Pirolle.

De là, Vacher se dirige sur Menton où habite une de ses sœurs. Le 20 novembre 1894, il arrive, sur la fin de la journée, à Vidauban. A l'entrée du village, il rencontre une enfant de treize ans, Louise Marcel. Il la saisit par le cou, il l'entraîne dans une bergerie, tente de l'étrangler, finalement lui coupe la gorge et lui taillade la poitrine.

Il revient alors à Grenoble, passe trois mois à la ferme de l'hospice, puis se dirige vers Paris.

Le 12 mai 1895, il est aux environs de Dijon. Vers neuf heures du matin, il rencontre au lieu dit « le Bois-du-Chêne » une jeune fille de dix-sept ans, Augustine

Mortureux. Il la tue dans les mêmes conditions que la petite Louise Marcel.

Pour ce crime — comme d'ailleurs pour la plupart des autres — un innocent fut injustement soupçonné, renvoyé devant la chambre des mises en accusation, qui rendit finalement une ordonnance de non-lieu en sa faveur.

A ce moment, Vacher renonce à aller à Paris. Il revient du côté de la Savoie. Le 24 août 1895, à Saint-Ours, il égorge dans sa maison la veuve Morand, âgée de cinquante-huit ans, dont il profane le cadavre.

De nouveau encore, Vacher change brusquement de direction. Il revient dans le département de l'Ain et commet le crime de Benonces dont on a lu plus haut les détails.

Au mois de septembre le monstre est dans la Drôme.

Le 22, il passe à Truinas où, d'un coup de couteau qui tranche le cou jusqu'à la colonne vertébrale, il tue une jeune fille de seize ans, Aline Alaisé.

A la fin du mois, il se trouve dans l'Ardèche. Le 29, dans l'après-midi, il rencontre dans les champs un jeune berger de quatorze ans, Pierre Massot-Pelet, qu'il tue dans les mêmes conditions que Victor Portalier.

Vacher se rend ensuite dans la Sarthe.

Le 1<sup>er</sup> mars 1896, à Noyen, il tente d'exercer d'odieuses violences sur une enfant de onze ans, Marie Derouet. Mais il entend venir du monde, il fuit. Il prend la direction de Paris.

Entre temps, il est condamné à un mois de prison pour vagabondage par le tribunal de Baugé.

Au mois de juillet 1896, on le retrouve à Précý (Seine-et-Marne) où il passe quinze jours, puis il se

rend dans l'Allier où il fait une nouvelle victime, une jeune femme de dix-neuf ans, récemment mariée au nommé Laurent, de Busset.

Dans la Haute-Loire, il tue, le 1<sup>er</sup> octobre, à Varenne-Saint-Honorat, une jeune bergère de quatorze ans, Rosine Rodier.

Vacher prétend qu'à ce moment il s'est dirigé vers l'Espagne.

L'information n'a rien pu établir de bien précis sur l'existence du tueur de bergers jusqu'au mois de mai 1897.

A cette date, Vacher se trouve aux environs de Lyon.

Dans les premiers jours de juin, le monstre rencontre, à Tassin-la-Demi-Lune, près d'une maison inhabitée où il a passé la nuit, un jeune vagabond, Claudius Beaupied, âgé de quatorze ans. Il lui coupe la gorge; il déshabille le corps et le jette dans le puits.

Quinze jours après, dans la nuit du 18 juin, il rencontre sur sa route un berger de treize ans, Pierre Laurent, qui ramenait des bœufs chez son maître, à Couzieu-la-Firaudière. Il l'égorge, lui ouvre le bas-ventre, souille le cadavre.

C'est à ce moment que Vacher passe dans l'Ardèche où il commet, à Champis, l'attentat rappelé plus haut.

Le gredin sanguinaire est enfin arrêté, condamné, transféré à Belley où, convaincu d'être l'auteur du meurtre de Victor Portalier, il se décide à avouer ses abominables forfaits.

\*  
\* \*

En présence d'un aussi hideux assemblage de crimes la première préoccupation qui devait s'éveiller en l'esprit était celle de l'état mental de l'accusé. Cet homme est-il fou ? Agit-il sous l'empire d'une force délirante, ou bien sa raison pleine et entière, mise au service d'appétits sanguinaires et de passions bestiales, l'a-t-elle guidé, sans jamais l'abandonner, dans l'accomplissement de toutes les horreurs dont nous venons de reproduire le tableau ? Cette question, à laquelle est intimement liée celle de la responsabilité du sujet, a naturellement rendu soucieux le Juge d'instruction ; aussi ce magistrat désigna-t-il trois médecins spécialistes chargés d'examiner l'état mental de l'accusé.

Certes, tous ces assassinats avaient été commis avec une présence d'esprit, un sang-froid incontestables. L'assassin prévoyait tout. Il calculait habilement à l'aide de quelle transformation, à la suite de quelles précautions, grâce à quelles ruses il pourrait échapper aux recherches des gendarmes.

Mais ne doit-on pas tenir compte de son passé, de son internement dans plusieurs asiles ? Quelle est aussi l'influence de l'otite traumatique qui est la conséquence de la tentative de suicide à Baume-les-Dames ?

Et puis, il y a son attitude pendant l'instruction.

Quelle part doit y être faite à la supercherie, quelle part à la mentalité réelle du prévenu?

Au cours des aveux qu'il faisait sans la moindre émotion, il se livrait souvent à des réflexions très sensées, se montrait très précis sur les moindres incidents de son passé, puis brusquement il se mettait à déclamer sur les actes qu'il avait commis : « Vous constaterez, disait-il au Juge d'instruction, que je n'ai jamais tué pour voler, puisque mes victimes étaient de pauvres gens, ni pour me venger puisque je ne les connaissais pas. Vous admettez bien avec moi qu'on ne tue pas pour rien; alors, n'est-ce pas la main de Dieu qui me guide? »

Il en revint souvent à ce qu'il appelait sa prédestination : « Je suis, dit-il, l'instrument de Dieu qui vous a puni de ne pas me tenir enfermé. Je suis tellement sous l'influence divine, je suis un être providentiel à ce point que MM. les gendarmes me disaient : « On n'a jamais vu un homme comme vous. » Il se proclame l'anarchiste de Dieu, se compare à Jeanne d'Arc : « Ce fut une grande martyre comme moi, venue sous une autre forme, dans un autre temps. » Nous n'en finirions plus si nous entreprenions de relater toutes les extravagances prononcées par Vacher au cours de son procès.

Les trois experts requis pour se prononcer sur son état mental, MM. les docteurs Lacassagne, Pierret et Kebatel, déclarèrent, après minutieux examen, que Vacher était guéri depuis le jour où il était sorti de

l'asile Saint-Robert ; que depuis il simulait la folie, et ils conclurent à sa responsabilité, responsabilité à peine atténuée par les troubles psychiques dont le tueur de bergers avait été atteint autrefois.

En conséquence de cette conclusion médico-légale, le misérable fut condamné à mort et exécuté.

Un tel dénouement apporté à une affaire aussi épineuse ne pouvait manquer de soulever de vives oppositions de la part de certains et de laisser survivre le doute en l'esprit de beaucoup d'autres. Plusieurs camps critiques se sont formés et des publicistes de tout ordre, médecins, philosophes, ont émis leurs pensées sur ce grave problème.

« Bien qu'une pointe d'obésité me porte à l'indulgence — écrit à la date du 1<sup>er</sup> novembre 1898 le docteur Besançon, rédacteur en chef du *Journal de Médecine interne* — je blâme considérablement (et cet adverbe, dans l'espèce, ne me paraît pas trop considérable), les médecins légistes qui ont déclaré responsable un libéré de cabanon n'ayant en guise de plomb dans la tête qu'une balle de revolver dans le rocher. Certes, il faut regretter qu'au temps où ce carnassier courait les campagnes il n'ait pas reçu d'un paysan une charge de double zéro au défaut de l'épaule. Mais puisqu'on avait capturé cette bête puante il n'y avait rien d'autre à en faire qu'à l'envoyer immédiatement à Bicêtre, derrière les plus fortes grilles de la Sûreté. »

M. Jules Claretie, l'éminent Académicien, dont nul

ne contestera la haute compétence en matière de psychologie, n'écrivait-il pas aussi vers le même temps ?

« J'ai grand peur, ceci soit dit entre nous, que le couperet n'ait abattu la tête d'un fou. Le docteur Mabeuf soutient que la fêlure du *rocher* de l'oreille suffisait à causer chez Vacher des accès d'aliénation intermittente. La constatation du fait ne diminuerait point, certes, l'horreur causée par tant de crimes, mais elle en expliquerait la perpétration même et les frénésies ambulatrices qui poussaient le meurtrier à marcher, marcher, marcher toujours, après chaque meurtre, comme une sorte de Juif-Errant de l'épouvante.

« La façon dont cet être effrayant a subi le supplice est, d'ailleurs, tout à fait singulière. Ce collectionneur de cadavres s'est donné pour la victime expiatoire de toute une société. Mystiquement, il a déclaré qu'il payait la rançon de la France.

« — La France est coupable ! Je suis innocent !... Je meurs pour la France !

« Il y a bien là l'expression même d'une monomanie, car je ne suppose point que Vacher, à cette heure suprême, eût l'humeur quelque peu folâtre et la présence d'esprit d'un mystificateur. On ne badine pas devant le bourreau. Et pour l'honneur même de la nature humaine qui frissonne devant les monstres, il vaut peut-être mieux que cet effroyable récidiviste soit un misérable aliéné, affreusement irresponsable, qu'un simulateur habile ou qu'une bête fauve à face d'homme et un artiste en événements. »

Avant même que les trois médecins experts aient déposé leur rapport, et au moment où le résultat encore inconnu de leur enquête tenait les esprits dans une anxieuse attente, un autre membre distingué de la presse parisienne se faisait l'écho d'une foule de consciences et exprimait en ces termes l'aridité du litige :

« Comment ces juges sauront-ils si le monstre mis en cage est responsable ou s'il n'en l'est pas ? Par instants, dans les moindres détails, cet homme déploie une force, une agilité de raisonnement surprenantes ; il argumente, il coordonne, il établit une incontestable logique entre tous ses forfaits. Mais d'autre part, il a été sous la douche des aliénistes, il a été catalogué maniaque dangereux, il a subi dans sa configuration normale et dans sa conscience des accidents qui eussent intéressé à la fois Ricord et Pasteur, et il s'agit et il gronde sur son banc d'accusé, avec des regards, des gestes, des trouvailles de fou. Problème à donner l'épouvante ! Jamais l'énigme ne s'est posée dans tant d'obscurité, le mystère n'a été plus pesant. Et ce sont des hommes qui vont trancher cela, tranquillement, en quelques minutes. Entre deux coups de sonnette, il faudra dire, sans recours, où est la vérité vraie, et on le dira. C'est merveilleux. Faut-il que ces hommes se croient forts ! Lequel pourtant parmi eux pourra se vanter d'avoir vu réellement juste, et de pouvoir demeurer, après, sans inquiétude ? Lequel ? pas un, sans doute, si ces hommes sont effectivement d'honnêtes gens. Et je jure qu'on a le droit de se sentir heureux de n'être pas dans leur peau. »

Beaucoup trop délicate est ici la question de responsabilité pour qu'il nous vienne la pensée de donner sur elle notre avis, qui ne saurait, d'ailleurs, apporter à cette affaire de solution définitive. Ce serait une voix ajoutée dans un sens ou dans l'autre, et rien de plus. Nous nous abstiendrons aussi de toute conclusion personnelle au sujet de la mentalité elle-même de Vacher : quelle que soit notre opinion propre, il semble que la prudence nous impose le devoir de ne pas l'exposer ici.

Toutefois, et c'est par cette réflexion que va se terminer cette longue observation, la théorie de Lombroso appliquée avec ses conséquences aurait tout aussi bien sauvegardé la société que l'a fait l'échafaud. Nous savons que les idées du professeur de Turin ont été généralement mal comprises en France ou dénaturées dans l'ardeur des discussions et des polémiques. Qu'ont-elles donc pourtant de si obscur, et surtout que présentent-elles de dangereux ? Il ne faudrait pas croire que l'École italienne veuille supprimer les moyens de défense pour la société. Loin de là, elle est plus féroce sur ce point qu'aucune autre doctrine, selon l'expression du professeur Brouardel.

Elle admet, il est vrai, que presque tous les criminels sont des criminels-nés, mais elle permet qu'on les enferme pour la fin de leurs jours. Au point de vue social la sécurité ne pourrait donc être que plus grande.

Connaissance prise de toutes les observations qui précèdent, une remarque s'impose : tous les chemineaux dont nous avons reproduit le portrait sont des hommes, le sexe féminin n'est pas encore apparu une seule fois dans ce lamentable cortège dont la plupart des individualités seraient dignes d'inspirer le génie d'un Corot.

C'est qu'en réalité le nombre des femmes qui voyagent solitaires est relativement peu élevé. Elles font naturellement partie des tribus nomades, des familles errantes et pillardes, Romanichels et autres, mais on les rencontre rarement seules dévorant l'espace et sillonnant les contrées. Il est facile de trouver les causes de cette sédentarité.

D'abord, de par son sexe même, la femme est plus timide que l'homme. Elle entreprendra toujours moins volontiers les longues excursions qui font craindre un avenir de privations et de fatigues auxquelles sa faiblesse ne pourrait longtemps résister. Sa constitution, qui l'appelle aux soins du ménage et aux travaux de l'intérieur, ne lui procure pas les mêmes éléments qu'à l'homme pour vivre de la vie errante et exercer les industries variées compatibles avec celle-ci. Et puis, faut-il le dire ? la prostitution, cette infâme conseillère aux jours de la détresse, est là, qui s'accorde avec des instincts pervers ou un moral affaibli, pour assurer à la femme les ressources de la vie matérielle et l'empêcher de courir les grands chemins.

C'est à peine si dans le grand nombre d'aliénés que

nous avons été à même d'observer pendant le temps de notre internat, nous pouvons compter une ou deux femmes chemineaux. La jeune Eugénie D..., dont nous allons dire quelques mots, en est une assez bien caractérisée.

Née dans une bourgade de la Loire-Inférieure, elle perdit de bonne heure sa mère. Une marâtre lui succéda sous le toit paternel et, comme il n'est pas rare en pareil cas, la sympathie n'unit point l'enfant et la belle-mère. Le tableau de cette situation est un lieu commun sur lequel il n'est aucun besoin d'insister. Toujours est-il que vers sa quinzième année Eugénie, lassée de cette existence, résolut de s'en affranchir et de courir à la recherche du bonheur.

Un matin, elle attelle le bull-dog de son père à une charrette qu'elle s'est fait construire à cet effet, monte dans ce fragile équipage et prend la grande route. Elle traverse ainsi les villes et les campagnes, vivant d'un petit commerce de mercerie dont elle transportait partout le fonds avec elle, et couchant dans les auberges ou dans les fermes. Cela dura quelques mois.

Le 14 juillet 1897, elle entre dans Paris, surprise par l'aspect de la grande ville en fête, et erre dans les rues avec son attirail de vagabonde. Elle ne tarde pas à être arrêtée, conduite à un commissariat et interrogée, pendant que le chien était mené en fourrière.

L'extérieur de cette jeune fille, sa vie nomade volontairement embrassée à un âge où le sexe est encore dans toute sa timidité, le caractère de sa conversation, tout devait rapidement démontrer que le sujet n'était pas normal. Eugénie fut internée à la Ville-

Evrard et diagnostiquée « imbécile ». C'est de cet asile qu'elle a été rapatriée dans son département et amenée à Saint-Jacques, où elle est actuellement,

Le même diagnostic lui a été maintenu faute de pouvoir en trouver un dont le terme rendit mieux l'impression produite. Car est-elle, en vérité, si imbécile cette fille qui, à quinze ans, entreprend un commerce qui réussit à la faire vivre ; cette fille qui, ignorante de la géographie, parvient à se guider comme elle veut sur le territoire, grâce aux indications qu'elle sait recueillir et suivre ? C'est plutôt une dégénérée sans autre épithète qu'une imbécile ; dégénérée par son front fuyant, sa tête quelque peu simiesque ; dégénérée par son audace aventureuse et la bizarrerie d'ensemble de son caractère. A part cela, soumise et douce, elle rend chaque jour les petits services qu'elle peut, en aidant les gardiennes dans certaines fonctions ou en s'employant à l'atelier de couture.

Eugénie D... est donc, pour préciser encore mieux notre pensée, une faible d'intelligence et une déséquilibrée, un de ces êtres qui ne savent prévoir toute la portée de leurs déterminations et de leurs actes, et dont la liberté ne pourrait être que préjudiciable à eux-mêmes et aux autres.

## POURQUOI DEVIENT-ON CHEMINEAU ?

### (Diagnostic des Chemineaux.)

En exposant toutes les observations ci-dessus, nous nous sommes efforcé de mettre en lumière les causes qui ont fait entrer les sujets dans la vie errante. Nous avons analysé, autant qu'il était en notre pouvoir, les crises d'âme, les dispositions psychiques qui les ont parfois fait rompre avec un passé correct pour se lancer dans l'inconnu et les surprises du vagabondage, et pour aller grossir cette classe de gens que nous désignons sous le vocable de chemineaux.

Nous nous proposons, dans ce chapitre, de rechercher d'une façon toute spéciale les conditions étiologiques qui favorisent un aussi déplorable état de choses ; de réunir celles que nous avons déjà fait incidemment entrevoir et d'en révéler d'autres, s'il est possible. Nous voulons, en un mot, expliquer pourquoi et comment on devient chemineau et donner en même temps, pour les aliénés, le diagnostic de leur affection mentale.

L'objet de cette étude semble, il est vrai, se confondre avec celui du chapitre intitulé : « Classification

des Chemineaux », mais l'identification est plus apparente que réelle. Une classification, comme celle du Congrès de Toulouse, par exemple, repose bien en effet sur un examen de causes, mais la causalité n'y est par cela même qu'un point de départ ou, si l'on veut, qu'une base de l'édifice; tandis qu'ici elle doit être plus approfondie, plus développée et plus complète, et les motifs invoqués doivent être groupés, pour constituer en quelque sorte une entité, un édifice distinct.

Nous ne citerons que pour mémoire les tribus voyageuses, les Bohémiens de toutes sortes, ces hordes presque toujours malfaisantes et redoutées à bon droit par les populations qu'elles traversent. Le vagabondage est un trait de mœurs caractéristique de ces races et, par conséquent, héréditaire chez elles. Ces gens naissent voyageurs; ils voyagent pour voyager, pour faire ce qu'ont fait leurs pères; ils voyagent comme l'oiseau vole, comme le poisson nage; nulle tradition de patrie ne les attache à un sol; l'immensité du globe est leur domaine.

---

Nous ne nous attarderons pas davantage à parler des braves *trimardeurs* du tour de France. Ils ne sont plus guère qu'un souvenir, ces ouvriers qui, leur apprentissage fini, prenaient la grande route et marchaient, le sac au dos et le bâton à la main, vers quelque ville où ils voyaient d'abord la *mère* qui leur facilitait les moyens de trouver du travail. Après un

séjour plus ou moins prolongé en un lieu, ils repartaient vers un autre, et cela pendant un, deux et quelquefois trois ans. Leur instruction professionnelle terminée, le tour de France était fini.

---

La crainte de la Justice pousse un certain nombre de malfaiteurs à prendre le large. Ils gagnent du terrain, ils fuient sans cesse pour dépister la police qui est à leurs trousses. Ceux-là peuvent sans délire se dire poursuivis, traqués par les gendarmes : ce sont les *pervers* de la classification donnée au Congrès de Toulouse. Aliénés ou non, leur vagabondage est rationnel et logique. Vacher est un insigne exemple de cette catégorie de chemineaux; on a lu, au cours des précédentes pages, le récit de ses marches forcées pour fuir le théâtre de ses méfaits.

C'est pour déjouer le plus possible ces ruses ambulatrices des coupables que le signalement de ceux-ci est souvent envoyé aux nombreuses communes où ils sont susceptibles de passer; c'est grâce à son signalement que le même Vacher a été reconnu par le Juge du tribunal de Tournon comme étant l'auteur de ses nombreux attentats précédents.

Le service anthropométrique qui précise d'une manière savante la conformation anatomique des individus déjà condamnés, constitue un réel progrès dans ce sens et rend chaque jour les plus grands services, sous l'habile direction du docteur Bertillon.

---

Le chômage et la misère qu'il engendre éveillent chez certains malheureux l'esprit d'aventure et leur font désertier la terre natale et le foyer. Ils voyagent alors en exerçant une industrie quelconque : ils sont hongreurs, tondeurs d'animaux, taupiers, tisserands, musiciens ambulants... Ils suivent les grandes routes, visitent les fermes, proposent leurs services et font ainsi tant qu'ils le peuvent. Mais un âge vient, souvent prématuré, où, sous l'influence de cette dure existence, les forces physiques déclinent, et ces ouvriers, ces industriels de bas étage, restent des chemineaux épuisés et incapables. Les facultés intellectuelles subissent le funeste contre-coup de cette déchéance somatique ; elles s'émoussent à leur tour et, au bout d'un certain temps, les asiles ouvrent leurs portes à ces infortunés, à ces déments, après un crime ou un délit — le cas de Bury dont nous parlerons plus loin en fait foi — ou sans qu'aucun acte reprehensible n'ait été commis : tel est le cas d'Eugène Th... cité plus haut.

C'est donc l'indigence jointe à une humeur vagabonde qui est la source principale et qui établit le recrutement de ces vagues industries dont nous voyons les loqueteux représentants parcourir nos campagnes.

---

Les imbéciles et les débiles d'esprit fournissent un contingent appréciable à la *corporation* des chemineaux. L'incomplet développement de leur intelligence et par

là même l'impondération de leur jugement, l'imprévoyance et la témérité de leurs déterminations, sont les causes naturelles et premières qui les tournent vers la vie d'aventures. A ces raisons, souvent suffisantes par elles-mêmes, viennent fréquemment aussi s'en ajouter d'autres tirées de la nature même de ces déshérités et de l'impression défavorable qu'ils produisent sur leur entourage.

Il n'est pas rare, en effet, de voir ces pauvres êtres victimes de la malignité humaine et l'objet de tous les sarcasmes. De la part de leurs camarades ils sont en butte à toutes les mauvaises plaisanteries, servent de boucs émissaires à tous les traits de l'ironie ; au foyer même, il arrive parfois que la famille détourne une partie de sa sollicitude de ces frappés du sort et traite ces dégénérés en parias. Leur caractère s'assombrit du sentiment de leur abandon ; ils se voient seuls au monde et l'idée leur vient de fuir le pays qui fut le théâtre de leurs malheurs pour se mettre à la recherche de terres plus hospitalières. Ils partent, ils voyagent et vont sans cesse jusqu'à ce qu'un arrêt de la destinée les fixe en quelque point ou qu'un asile les recueille dans ses murs.

L'ermite de l'île Pinette était ainsi, disgracié et débile au physique et au moral, l'involontaire et triste bouffon des railleurs, lorsqu'il s'exila, le cerveau hanté de préoccupations scientifiques, et s'en fut à la découverte de la matière isolante, jusqu'au jour où il devint pensionnaire de l'État, après un séjour dans une île déserte.

C'est à la suite de troubles domestiques que la jeune Eugénie D... se mit à courir le monde pour s'échouer finalement à Ville-Evrard et à Saint-Jacques. Elle n'aurait sans doute pas déserté le toit paternel sans la mort de sa mère et la situation qui en est résultée.

L'exemple suivant est trop justificatif des idées que nous énonçons pour que nous résistions au désir d'exposer les notes qui le renferment, dues à M. le docteur Biaute :

« Le sujet dont il est question dans la lettre ci-dessous, âgé de 24 ans, est un vagabond ayant depuis plus d'un an quitté le domicile de ses parents, commune de Mouran (Morbihan). Il a parcouru le Morbihan, l'Ille-et-Vilaine, la Mayenne, la Sarthe, la Loire-Inférieure, employé parfois quelques jours dans les fermes quand il y avait du travail pressé à faire ; il est même allé à Paris. Il s'est fait condamner le 19 avril 1898, par le tribunal de Montfort, à huit jours de prison pour vol, et le 25 juillet par celui de Vitré à quinze jours pour vagabondage et mendicité. En 1892, à 17 ans, il s'était déjà fait condamner par le tribunal de Ploërmel à trois mois pour vols, c'est à la suite de son arrestation à Pontchâteau, le 25 novembre 1898, qu'a été demandée l'expertise de M. le docteur Cado, de Saint-Nazaire.

M... est un faible d'esprit, dont la ligne maternelle aurait fourni quelques aliénés. C'est un débile mental qui a été confié tout jeune à un de ses oncles pour le travail de ses terres. Sorti de chez cet oncle il ne put trouver de l'occupation nulle part *et devint un sujet de moqueries et de tracasseries constantes de la part des*

*gens de son pays. C'est ce qui l'engagea à partir de chez lui et à prendre les grands chemins.*

Il a été reconnu impropre au service militaire.

Notre conviction est que M... est un imbécile, que ses parents sont lassés de lui pour sa conduite incohérente, pour son inaptitude au travail, qui, remis en liberté, s'exposerait à la même vie, aux mêmes arrestations et aux mêmes condamnations. Mais nous avons donné l'avis ci-dessous parce que nous ne pouvons laisser admettre à l'asile que des individus, temporairement ou définitivement, absolument irresponsables de leurs actes, et cela pour les raisons dites aussi dans cet avis.

Et M... reprendra sa vie vagabonde, à moins que, rentré dans sa famille, qui ne demande pas mieux que de le laisser interner, les administrations locales n'accomplissent les formalités nécessaires pour le faire séquestrer dans son département.

*Nantes, le 6 février 1899.*

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous retourner le dossier concernant le nommé M... Joseph, détenu à la prison de Saint-Nazaire et dont l'admission à Saint-Jacques vous est demandée.

J'ai attentivement examiné toutes les pièces de ce dossier.

Du rapport médico-légal il ressort que M... peut être considéré comme un débile mental, responsable de ses actes seulement dans une très faible mesure.

La débilité mentale est congénitale chez lui, ce qui revient à dire que tel qu'il est aujourd'hui, tel il a toujours été, et tel il sera toujours. Sans complication vésanique d'aucune sorte, l'internement peut avoir de graves conséquences tant au point de vue de la maintenue qu'à celui de la responsabilité dans l'avenir. L'internement et la maintenue dans un asile d'aliénés ne peut être que la compensation de l'irresponsabilité absolue et complète dans l'accomplissement d'un acte délictueux ou criminel.

Ce n'est pas le cas pour M..., d'après les conclusions du D<sup>r</sup> Cado.

Aussi ne puis-je pas dire qu'il doive être sequestré d'office.

Mon avis semble d'ailleurs confirmé par les hésitations qu'ont éprouvées le parquet et l'instruction pour savoir ce qu'ils devaient faire de M..., et par les condamnations que lui ont infligées récemment divers tribunaux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Préfet....

D<sup>r</sup> BIAUTE. »

~~~~~

Indépendamment des congénitaux, des dégénérés dont nous venons de parler, les déments sont relevés en quantité assez notable dans la liste des aliénés errants. La misère et les privations peuvent, comme il a été dit, affaiblir le moral de chemineaux sains au moment de leur départ et exerçant parfois en route une profession. Mais il en est d'autres chez qui la déchéance mentale est la cause directe et première de leur essor à travers le monde. Et par démence nous entendons aussi bien la décrépitude et la ruine d'une intelligence, que cette usure provienne du simple fait du progrès de l'âge ou d'une affection organique

concomitante, que ce soit par exemple de la paralysie générale.

Qui n'a rencontré dans la campagne de ces vieillards à l'aspect étrange, revêtus de haillons, et desquels s'écartent peureusement les femmes et les enfants ? On leur fait l'aumône par crainte de leurs maléfices, car on les prend volontiers pour des sorciers, ces misérables que l'on pourrait plutôt comparer au Juif-Errant de romanesque mémoire.

Ils marchent sous l'impulsion d'une pensée délirante à la recherche d'un bien chimérique, ou à la conquête d'une sorte de Terre Promise. Ils n'ont d'autre guide que la fantaisie et l'égarement de leur cerveau. Ont-ils même toujours un but ? Rêvent-ils tous un idéal ?

Nous avons relaté plus haut l'observation de S..., ce Belge paralytique général qui voulait, disait-il, s'en retourner dans son pays et dont l'attentat commis à Orvault motiva l'internement.

Il est enfin une forme d'aliénation mentale dont le diagnostic régit à lui seul un nombre de fous voyageurs au moins aussi considérable que le chiffre qu'en peut produire l'ensemble réuni des autres vésanies. Nous voulons désigner la folie systématisée progressive, dont le symptôme cardinal est le délire de la persécution.

C'est à dessein que nous mentionnons la dernière cette maladie ; elle est la plus grande pourvoyeuse de chemineaux aliénés, celle dont le nom doit,

en quelque façon, émerger au dessus des autres pour se conserver plus sûrement dans l'esprit du lecteur.

C'est pour échapper à une persécution imaginaire que les fous systématisés fuient sans cesse ; à chaque nouvelle étape, leurs hallucinations reviennent et entretiennent le délire en une activité constante qui ne leur laisse ni trêve ni repos : il faut aller plus loin, marcher encore et avancer toujours. Les observations de Garnier, de Sch..., Ignace, de H... Léon et du gardien d'aliénés sont suffisamment probantes sur ce point ; elles nous dispensent, croyons-nous, d'entrer en de plus longues explications théoriques. Il nous paraît plus agréable et plus instructif à la fois de montrer, par un nouvel exemple très net, comment et pourquoi les malades atteints de cette grave et incurable forme de folie se mettent en route et deviennent chemineaux. Nous extrayons d'un rapport médical de M. le docteur Biaute les passages les plus marquants :

« Je soussigné, docteur Alcide Biaute, médecin en chef de l'asile d'aliénés de Nantes, expert nommé par ordonnance de M. le Juge d'instruction de l'arrondissement de Nantes, en date du 26 octobre 1898, à l'effet de procéder à l'examen du nommé M... Jules-Constant, détenu à la maison d'arrêt sous l'inculpation de tentative de viol, et de dire s'il ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales et s'il ne doit pas être déclaré responsable de ses actes, déclare avoir, serment préalablement prêté, rempli en honneur et conscience la mission qui m'a été confiée et en donner les résultats dans le présent rapport.

« ... *Fait.* — Le 6 octobre 1898, vers 6 heures du soir, la jeune P... Marie, âgée de douze ans, du village de..., en la commune de... (Loire-Inférieure), était allée faire pour ses parents une commission au nommé M... Jules-Constant, qui habitait non loin de chez eux. Quand cette petite fille arriva chez lui, elle le trouva installé à boire près d'une barrique de son cellier. Il la fit asseoir sur ses genoux, la caressa et arriva à lui toucher les organes génitaux avec le doigt. Il l'entraîna ensuite dans une autre pièce et la porta sur un lit où il tenta de la violer. A son retour, Marie P... raconta à ses parents ce qui s'était passé ; elle n'avait pas crié à cause de la crainte que lui inspirait M...

« Le docteur Haie déclare dans un certificat qu'il est impossible de conclure à un viol sans cependant affirmer qu'il n'y a pas eu tentative.

« Le procès-verbal de la gendarmerie dit que M... est un alcoolique, qu'il est parfois complètement déséquilibré par suite de ses excès de boisson et qu'en ces moments il est très grossier en paroles, surtout vis-à-vis les femmes et les filles qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pas eu à se plaindre de ses agissements. Ce même procès-verbal constate aussi que M... a déjà été interné à l'asile Saint-Jacques pour folie occasionnée par l'alcool.

« ... *Examen direct.* — M... est âgé de cinquante ans. Il jouit d'une bonne santé habituelle et sa constitution physique est assez robuste. Il ne présente aucun signe somatique d'alcoolisme.

« Dans une conversation ordinaire, l'inculpé est capable de ne dénoter aucune trace de dérangement d'esprit ; il peut paraître doué d'intelligence, de juge-

ment, de mémoire. Si on lui parle du fait incriminé, il n'accepte qu'une part d'accomplissement dans les diverses circonstances de l'acte qui est mis à sa charge, mais cela est en dehors de notre mission et ne doit nullement nous occuper dans ce cas. Il reconnaît néanmoins avoir commis une faute et semble attendre une punition méritée.

« ... Cependant l'inculpé est farci de délire et d'hallucinations, sans manifestations bruyantes, puisqu'à l'instruction rien n'a paru, puisqu'à l'intérieur de la prison c'est à peine si l'on a remarqué quelque chose d'anormal, puisqu'au dehors, c'est-à-dire dans son pays, on n'a pu le considérer que comme un déséquilibre par suite d'excès alcooliques.

« Un seul mot, prononcé à un certain moment par M..., nous a mis sur la voie de tous les troubles qui existent en lui. Il nous a dit, en effet, avoir bien souffert depuis qu'il était sorti de l'asile Saint-Jacques et qu'il devait toutes ses souffrances à l'électricité. Ce mot a été le point de départ d'investigations nombreuses qui ont amené la découverte d'anomalies constituant un état de folie bien classique.

« Maintenant, sur les explications à fournir au sujet de ce mot, M... devient d'une incohérence remarquable dont il est difficile de noter avec ordre les détails. Ses souffrances sont les effets de l'électricité qui avait déjà, il y a cinq ans, empêché son mariage avec Louise B... Le fluide fait trembler ses mains, ses pieds, lui tourne la tête, le rend sourd, aveugle, lui fait voir toutes sortes de massacre.

« M... parle souvent de confession et de procession de Saint-Fiacre, mais il est impossible de pouvoir dis-

cerner exactement la portée de ces mots au milieu de son délire multiple.

« Il est ensorcelé, ajoute-t-il, par les bonnes femmes ; plusieurs sont venues se confesser dans son lit, pas en corps, mais en voix. Les petites ont fait vœu à la confession de l'aboutir ; les confessions de ces petites lui font mal et sept d'entre elles se sont unies pour le rendre fou. Ces petites sont ameutées contre lui par la mère Abraham, la sœur directrice de l'école de son pays, qui cherchait elle-même à l'empoisonner. Ces diablesses l'ont roulé au tombeau.

« On envoyait des voix dans sa maison. Une dizaine à la fois criaient à droite et à gauche. On appelait le diable et la diablesse après lui, on jappait sans cesse. Il entendait le petit langage. Les voix des petites diablesses couraient dans le village ; il devait les chasser car elles disaient ses pensées et ses secrets. Des tuyaux arrivaient jusqu'à lui. Il ne pouvait ni dormir ni rester dans son lit et il était obligé de souffler avec le caoutchouc afin de chasser les voix. On voulait l'insuairer.

« A la prison, M... est soumis à toutes les exigences du règlement intérieur, vit sans communication avec les autres détenus, travaille peu. Il ne fait aucune démonstration incorrecte ou extravagante et n'a fait part à personne des nombreuses particularités délirantes ou hallucinatoires rapportées ci-dessus. Il a dit seulement que le travail lui était pénible en raison des fatigues que lui procurait l'électricité ; mais les voix des petites continuent encore à japper dans son lit.

« Pour lutter contre les agissements des petites et des diablesses, contre les voix qui l'inquiétaient sans cesse, contre la confession et la procession, contre l'électri-

cité et les manœuvres d'empoisonnement, M... était obligé de boire. *Mais à la fin il était arrivé à être à bout, et, se sentant incapable de travail pour gagner sa vie, il projetait déjà de vendre son bien et de se défaire de tout ce qu'il possédait, de quitter le pays et de se mettre en route dans la direction de Lyon en travaillant dans les campagnes de son métier de charpentier. Il serait donc devenu bientôt un chemineau si sa tentative de viol n'avait été cause de son arrestation et de son emprisonnement.*

« ... *Discussion.* — M... est-il atteint d'aliénation mentale? La réponse doit être affirmative, car les phénomènes délirants et hallucinatoires que nous avons découverts en lui forment l'ensemble symptomatique d'une affection bien déterminée et classique : la folie systématisée progressive.

« J'ai tenu assez longtemps M... en observation ; mes visites ont été assez fréquentes et à intervalles assez espacés pour ne pas me laisser induire en erreur et pour me faire une opinion ferme sur son cas. L'envie de fuir ses persécuteurs complétait à merveille le cadre nosologique. *Ce n'est pas de gaieté de cœur que le fou systématisé prend la résolution de s'engager sur les grands chemins, d'entreprendre la vie errante et malheureuse du chemineau. Il croit se soustraire ainsi aux misères que des influences surnaturelles, des agents mystérieux ou des ennemis connus lui font endurer. Mais tout cela le suit cependant partout et toujours et M..., nous en fournit lui-même la preuve, puisque les petites ont continué à japper dans son lit de prison et que là aussi l'électricité l'a travaillé encore. Et sur les grands chemins, en raison même de la persistance obsédante du mal, le*

chemineau est souvent plus dangereux encore. J'ai eu à expertiser récemment un cas de ce genre et un autre bien plus grave, en 1884, après tentative de meurtre sur deux personnes.

« ... Je dois dire maintenant, pour compléter cliniquement mon observation, qu'il ne faut pas mettre sur le compte de l'alcoolisme seul ou plutôt d'une intoxication d'un moment les différentes incorrections remarquées chez M... à diverses époques et d'une manière intermittente depuis sa sortie de l'asile Saint-Jacques. Elles étaient l'effet de son délire chronique, essentiel, comme ses habitudes de boire étaient devenues inhérentes à la maladie elle-même et formaient en quelque sorte un des symptômes de l'affection.

« ... *Conclusions.* — 1° M... Jules-Constant était en état d'aliénation mentale au temps de l'acte qui lui est imputé;

« 2° Il est dans le cas de bénéficier de l'article 64 du Code pénal;

« 3° Sa folie, dangereuse à tous points de vue, nécessite son internement dans un asile d'aliénés par mesure d'ordre public et de sûreté des personnes.

« Nantes, le 16 novembre 1898.

« D^r BIAUTE. »

REMARQUES ET CONSIDÉRATIONS DIVERSES

Nous avons traité les questions primordiales et essentielles de notre thèse, celles qui en constituent les grandes lignes, l'indispensable fonds : classification, étiologie, diagnostic. Peut-être, à la rigueur, notre étude pourrait-elle s'arrêter là, mais nous croirions la laisser par trop incomplète et, sans prétendre ne rien omettre, nous allons aborder certains points d'ordre plus spécial et entrer dans quelques brèves considérations avant d'exposer les conclusions qui doivent naturellement terminer ces pages.

I

Les chemineaux, nous l'avons dit, sont très redoutés dans les campagnes à cause des méfaits réels dont ils peuvent se rendre les auteurs. Mais la crainte qu'ils répandent n'a pas que ces causes plausibles et légitimes, elle est accrue souvent encore de l'ignorance et de la superstition. Le merveilleux diabolique les entoure et les suit; ce sont des sorciers, le démon les fait agir et leur communique sa puissance; et ces misérables, ces meurt-de-faim, qui ne devaient évo-

quer l'idée de l'enfer que par leurs souffrances, sont regardés comme des êtres quasi-surnaturels, les dépositaires de ténébreux secrets. Ils jettent des sorts par la parole, par gestes, par l'œil et rendent ainsi les terres stériles ou font périr le bétail. Leurs maléfices atteignent directement aussi l'humaine nature, et les maladies ou la mort en sont les conséquences.

Fréquemment il arrive que les vagabonds laissent dire les gens et exploitent leur crédulité pour en tirer tout le parti possible. Il est facile alors de comprendre la terreur et l'hostilité qu'ils font naître dans les esprits et la funeste influence qu'ils exercent sur les plus naïfs et sur les prédisposés.

Que de fois il nous est arrivé, à l'asile Saint-Jacques, d'entendre attribuer, par les familles, la cause de la folie à des sorts jetés par des chemineaux ! Les malades eux-mêmes, les persécutés, les mélancoliques font parfois remonter la source de tous leurs malheurs à l'art occulte de vagabonds auxquels ils n'avaient pas voulu ou pu accorder l'hospitalité ou l'aumône. Nous citons l'exemple qui suit, justificatif de cette dernière affirmation ; il concerne un malade que nous avons reçu à son entrée à Saint-Jacques et dont nous-même avons recueilli l'observation.

« Charles Br..., âgé de 36 ans, marié, cantonnier, a des idées hypochondriaques : il a toutes sortes de maladies, dit-il ; il est victime d'un sortilège. Tout ce qu'on lui donne à prendre est pour l'empoisonner ; c'est pour le faire mourir qu'on l'amène à l'asile.

Sa femme est l'auteur d'une grande partie de ses maux. Il répète sans cesse que l'un de ses enfants, âgé de deux ans, n'est pas de lui, alors qu'il se reconnaît fort bien pour le père des autres, plus âgés et plus jeunes. Sa femme effrayée ne veut plus vivre avec lui. Pour la rassurer, des voisins charitables vont coucher dans leur maison, bien que jamais le malade n'ait frappé qui que ce soit ni causé aucun dommage.

Br... est malade, nous dit-on, depuis environ deux mois. D'après certains indices, il pourrait bien être, sinon de nature, du moins depuis fort longtemps un bizarre, un original, auquel cas les deux mois assignés comme date approximative de l'invasion de la maladie ne marqueraient que le début de symptômes plus accusés.

Il dort peu. Peut-être a-t-il des hallucinations : on nous parle d'une certaine nuit où il aurait vu luire une grande clarté.

Nous sommes en présence d'une folie systématisée progressive à la période où les hallucinations ne sont pas encore bien établies. C'est aussi la période des fausses interprétations, des demandes d'explications, des inquisitions constantes sur toutes choses. »

L'examinant quelques jours plus tard, nous trouvons notre malade très mélancolique, mais cependant plus expansif pour découvrir son délire. Il a péché, il a désobéi aux ordres qui lui commandaient de ne manger que du pain sec. Il a entendu des voix disant que sa femme est dans l'établissement. Et, au cours de l'entretien, il nous fait un récit que nous ajoutons à l'observation :

« En avril dernier 1898, un mendiant étranger, un chemineau, se disant un marin échappé d'un naufrage, se présentait au domicile de Br... pour lui demander un secours en argent. Celui-ci, trop pauvre pour lui accorder cette satisfaction, le congédia après avoir conversé avec lui pendant quelques minutes et avoir entendu le récit vrai ou fictif de son naufrage.

Une quinzaine de jours plus tard, Br... éprouva des douleurs dans la tête, « le sang le travaillait ». Il se souvint alors de son entrevue avec le chemineau, du refus qu'il lui avait opposé, de la pression de main qui avait clos leur conversation. Paysan superstitieux, il songea à établir un rapport de cause à effet entre la visite du mendiant et le mal dont il souffrait : il était victime d'un sort qui lui avait été jeté.

La maladie guérit au bout de peu de temps, mais la conviction de Br... n'en fut pas ébranlée : le mendiant chemineau possédait un pouvoir magique pour donner des maux aux gens dont il voulait se venger. »

II

Il est d'expérience que certains vagabonds dégénérés ou fous s'associent deux à deux, partagent la même existence et les mêmes misères. Sans doute l'instinct sociable, qui s'éteint si difficilement chez l'homme, leur fait trouver dans cette communauté de vie un allègement à leurs maux ; une même infortune qui pèse sur plusieurs têtes ne semble-t-elle pas moins lourde à chacune ? L'amitié qui relie ces deux compa-

gnons est comme un rayon de soleil qui pénètre et réchauffe le cœur de ces déshérités, qu'elle unit dans le malheur et souvent dans les turpitudes, parfois jusque dans le crime. . .

Cette association est en elle-même un phénomène d'ordre purement psychologique. Il ne nous en a pas moins paru intéressant de la noter, eu égard à l'aspect particulier qu'elle donne à quelques chemineaux et aussi aux événements qui peuvent être sa conséquence.

Citons deux exemples :

1^{er} Exemple. — M. le docteur Rouxeau, professeur à l'École de Médecine de Nantes, et médecin de la prison, a rédigé le rapport suivant, au sujet d'un détenu dont il était chargé d'examiner l'état mental :

« ... Leb... Jean-Marie, âgé de 24 ans, laboureur (?), était à manger du raisin dans une vigne. Survient le propriétaire qui lui dit de s'en aller. Loin d'obéir à cette injonction, il se met à ramasser des pierres et lui en jette une entre autres, grosse comme les deux poings, qui l'atteint à la région pariétale droite et lui fait une plaie d'une certaine importance. Le prévenu allègue qu'il n'aurait agi qu'en cas de légitime défense, le propriétaire de la vigne ayant coupé un bâton dans un arbre et l'en ayant menacé.

« Leb..., qui se dit laboureur, est en réalité un chemineau. Il a été condamné en juillet 1895, par le tribunal de Vitré, à 48 heures de prison pour mendicité, mais il a été sursis à l'application de la peine.

« Il paraît bien constitué et n'a jamais été malade. Son père a été enfermé à Saint-Jacques comme aliéné et y est mort il y a trois ans après dix mois d'internement. Quant à lui, ses divagations ont été déjà remarquées. A Rezé il s'est présenté plusieurs fois à la mairie, réclamant sa *maistrance*. Il aurait la manie des machines à vapeur qu'il prétend être enfermées dans le château d'un propriétaire des environs.

« Dès notre premier interrogatoire, Leb... nous a donné des signes manifestes d'aliénation mentale. A part quelques mots de bon sens, lorsqu'on l'interroge sur son enfance et sa jeunesse, sur les circonstances de son arrestation, etc., il se met à divaguer dès qu'on lui parle de ses aptitudes. Il y a chez lui du délire des grandeurs parfaitement caractérisé et même quelques idées de persécution, et, pourvu que l'interrogatoire se prolonge quelque peu, il ne dit plus un mot de bon sens : « J'ai le plein de l'électricité dans la tête. » « La maistrance est un droit d'indemnité de majorité » ; c'est aussi « une réquisition de votes de voix de majesté. » Il dit être travaillé par un serpent boa qu'il a dans le ventre.

« Leb... ne peut être regardé comme responsable de ses actes et il doit être interné dans un asile, car tous les malades de cette catégorie peuvent devenir dangereux d'un moment à l'autre.

« Il est un exemple d'association d'aliénés pour vagabonder, errer et mendier. En juillet 1895, il a comparu devant le tribunal de Vitré et, d'après le compte-rendu de la séance, on voit qu'il passait en même temps qu'un nommé Let... arrêté pour vagabondage et mendicité avec lui. Leb... fut condamné à 48 heures de prison ; Let... divagua et dit être sorti d'une maison

d'aliénés depuis huit jours. Il est probable qu'en 1895 Leb... était déjà atteint de la maladie mentale reconnue aujourd'hui. »

2^e Exemple. — Le rapport médico-légal ci-dessous est l'œuvre de MM. les docteurs Biaute et Rouxeau :

« Nous, soussignés, docteur Alfred Rouxeau, professeur à l'Ecole de Médecine de Nantes et médecin de la prison ; docteur Alcée Biaute, médecin en chef de l'asile Saint-Jacques, nommés par ordonnance de M. le Président des Assises de la Loire-Inférieure pour le 4^e trimestre 1895, à l'effet d'examiner l'état mental du nommé Bury Eugène, détenu à la Maison d'arrêt sous l'accusation d'homicide volontaire et de donner le résultat de notre examen dans un rapport qui sera annexé au dossier criminel, nous avons préalablement prêté serment entre les mains de M. le Juge d'instruction, magistrat désigné par l'ordonnance, et avons ensuite rempli la mission qui nous avait été confiée.

« ... Le 15 juillet 1895, deux mendiants à peu près du même âge, vieux tous les deux et originaires de Rennes, les nommés Richomme et Bury, faisaient route ensemble depuis la veille. Ils se connaissaient et se rencontraient quelquefois. Ce jour-là ils burent plusieurs verres d'eau-de-vie, et certains témoins déclarent qu'ils avaient l'apparence d'hommes ivres. Arrivés au village de la Barre-David, commune de Saint-Sulpice-des-Landes (Loire-Inférieure), ils s'assirent sur le rebord du chemin où Richomme s'endormit bientôt, la poitrine nue, chemise et gilet déboutonnés. Un seul témoin a vu ce qui s'est passé ensuite : c'est le jeune P... Louis, âgé de 16 ans, qui,

par curiosité, regardait les deux mendiants par la lucarne d'un cellier.

« Voici comment il s'exprime dans sa déposition :
« L'un d'eux avait le bras appuyé sur son sac et la tête reposant sur sa main ; il avait l'air de dormir, car il avait les yeux fermés. L'autre se relevait de temps en temps pour se mettre à genoux devant son camarade et le regarder. Il avait l'air de se parler à lui-même en remuant les lèvres. Il lui a enlevé sa cravate et l'a jetée par terre à côté de lui. Tous deux avaient les vêtements et la chemise entr'ouverts, car il faisait très chaud. Aussitôt après avoir retiré la cravate de son camarade qui n'avait pas bougé, il a pris son couteau dans sa poche, l'a ouvert et l'a saisi par le manche, la pointe en bas ; il était toujours à genoux près de son camarade et le regardait. J'ai été pris de peur et je suis allé prévenir mon père. Il est accouru voir, mais le coup était fait. Celui que j'avais vu endormi était étendu sans connaissance et avait reçu un coup de couteau dans la poitrine. L'autre s'en était allé ; il était couché 120 mètres plus loin. »

« C'était Bury qui avait été vu le couteau à la main. Donc c'était lui qui avait frappé Richomme et avait remis le couteau dans la poche de son pantalon où il fut retrouvé par le père du jeune P... Richomme est décédé le 19 août des suites de sa blessure.

« Richomme et Bury étaient de vieux camarades n'ayant aucun motif de rancune entre eux et ils n'ont point eu de querelle ce jour-là ; Richomme l'a assuré et aucun témoin n'a pu en relater. Une fois étendus sur le bord de la route, Richomme et Bury ont parlé de leur sort misérable. L'un a dit qu'il ne savait que faire de sa peau, l'autre a répondu qu'ils seraient bien

mieux en terre. Il a été dit aussi par l'un d'eux qu'il voudrait bien recevoir un coup de fusil. Après le coup reçu, Richomme a dit à Bury : « Tiens, Bury, si tu as du courage, donne-moi un autre coup, ce sera plus tôt fini. »

« On n'est pas bien fixé sur cette scène, car Richomme et Bury l'ont racontée différemment ; mais il est certain, d'après les déclarations de Richomme lui-même, qu'il s'est passé quelque chose se rapprochant beaucoup de ce que nous venons de dire.

« Bury n'a jamais non plus fourni de réponses satisfaisantes ni sur le fait lui-même ni sur le mobile. Il n'a pas donné de coup de couteau, dit-il parfois : « C'est peut-être bien lui », dit-il, quand on lui présente le couteau qui lui appartient et qui est teint de sang ; il ne sait pas ce qui s'est passé ; s'il a donné un coup de couteau, puisqu'on prétend que c'est lui, il a dû avoir une dispute avec Richomme ; ils étaient ivres tous les deux ; ils n'avaient pas de raison pour en vouloir à son camarade. Voilà ce qui ressort des divers interrogatoires de Bury et de notre examen.

« Bury est âgé de 68 ans ; c'est un vieillard petit, usé, marchant avec peine. La physionomie est sans expression, les yeux hagards ne fixent rien.

« Ses facultés intellectuelles sont très affaiblies. Il donne cependant quelques réponses qui paraissent justes, parce qu'elles sont peu variables et qu'elles concordent avec celles qu'il a données dans l'instruction, et qui ont pu être reconnues exactes par les renseignements. Il faut remarquer qu'elles concernent surtout des faits anciens ; le souvenir des faits plus récents est si défectueux que l'histoire complète de la vie, que nous recherchons toujours dans nos expertises, n'a

pas pu être relevée par nous, pas plus d'ailleurs que par l'instruction. Il est dénué de toute activité intellectuelle ; il ne paraît livré à aucune pensée, il semble ne s'émouvoir de rien ; il vit couché, à peine couvert, dans la malpropreté la plus grande ; il est gâteux. Il ne sort qu'avec peine de sa torpeur intellectuelle et physique, mange salement et gloutonnement le contenu de sa gamelle. Il a toujours été ainsi à la prison de Nantes. Visité de jour ou de nuit, ou à l'improviste, les constatations ont toujours été les mêmes. On l'a surpris parfois, dans un coin de sa cellule, immobile, presque nu, ou d'autres fois, se frottant la tête contre les murs.

« Il n'a pas de délire spécial.

« Nous considérons donc Bury comme un dément, bien déchu au point de vue physique,

« Mais une de nos constatations a une bien grande importance dans ce cas criminel. Bury est atteint d'épilepsie, non pas d'épilepsie larvée, mais bien d'épilepsie convulsive dont les manifestations sont visibles et appréciables pour chacun.

« Bury prétend ne pas tomber du haut mal.

« Il a eu des crises à la prison et les gardiens les ont vues. Ceux-ci l'ont aussi trouvé en résolution complète sur son lit, c'est-à-dire privé de toute connaissance et de tout mouvement, et cet état a nécessité l'appel du médecin de service. Les crises convulsives connues, ces accidents ont été regardés comme la phase du sommeil post-épileptique. Bury en sortait bienfôt et reprenait son aspect habituel.

« L'acte imputé à Bury a été commis par un dément gâteux et épileptique.

« Cet acte a été commis en état de mal épileptique.

La déclaration du jeune P... est typique sous ce rapport. Le cas est pathologiquement très intéressant, soit que l'on considère seulement l'acte comme accompli en l'état d'inconscience épileptique, soit que cet acte découle, pendant la période de mal, d'une suggestion et d'une invitation qui venaient d'avoir lieu.

« Malgré toutes ces constatations, qui devaient nous conduire à des conclusions d'irresponsabilité, notre mission était excessivement délicate, parce qu'on avait cru voir en Bury un simulateur, parce qu'on l'avait dépeint comme jouant la comédie.

« Bury nous a toujours paru le même ; il dit ce qu'il sait, essaie de répondre, n'avance jamais rien d'exorbitant et ce qu'il dit au sujet de l'acte, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, est bien la manière dont peut répondre un épileptique.

« Il n'a pas simulé ses attaques d'épilepsie ; il n'a pas choisi le milieu dans lequel elles se sont produites ; deux ont été remarquées à un moment où elles seraient restées inaperçues si une ronde de surveillants n'avait eu lieu. Dans ce dernier cas, ce n'est pas la phase convulsive qui a apparu aux gardiens, c'est la phase comateuse qu'ils ont vue et qui les a trompés sur sa nature. Dans ses attaques Bury tombe n'importe où et se fait des blessures pouvant avoir des conséquences graves que ne rechercherait pas un simulateur.

« ... Nos conclusions sont :

« 1° Bury est atteint de démence et d'épilepsie ;

« 2° Il était en cet état quand il a commis l'acte ;

« 3° Si nos conclusions sont adoptées, Bury doit être placé dans un asile d'aliénés, comme dangereux pour l'ordre public et la sûreté des personnes.

« Nantes, le 2 décembre 1895. »

Bury fut déclaré irresponsable et placé ensuite à l'asile Saint-Jacques. Sa démence était absolue ; la déchéance physique ne fit que progresser et le sujet y est décédé durant le mois de février 1896 par pneumonie.

III

Un grand nombre de chemineaux ont subi des condamnations alors qu'ils étaient certainement déjà dans l'état mental qui a provoqué plus tard l'internement. Il nous suffirait, pour en faire foi, de rappeler les diverses pénalités subies par Garnier, par Sch... Ignace, par M... Joseph. Nous préférons ne pas nous en tenir là, tant nous apparaissent grosses de conséquences ces sentences judiciaires ; et, sans vouloir aborder le grave problème de la responsabilité chez les aliénés, nous nous proposons de relater encore quelques cas typiques du phénomène que nous signalons.

M. le Dr Colin, médecin en chef de l'Asile spécial et de la Maison centrale de Gaillon, dans une communication faite à la Société générale des Prisons, séance du 17 novembre 1897, en voulant démontrer que les soi-disant criminels devenus aliénés ne sont bien souvent que des aliénés méconnus, a cité les exemples suivants concernant deux chemineaux :

« Il s'agit, dit le Dr Colin, de deux vagabonds

condamnés l'un par le tribunal de Mortain, l'autre par celui de Guingamp, à trois ans de prison pour coups et blessures.

« Le côté intéressant de leur histoire réside dans la similitude de l'acte incriminé.

« Le premier avait subi treize condamnations, variant de six jours à trois mois, pour vagabondage. Voici le texte de l'exposé du fait qui a motivé la dernière condamnation :

« Le 25 janvier 1896, J... se trouvait un peu pris de boisson. Après avoir sollicité l'aumône dans plusieurs maisons de la commune de..., il se présenta chez la dame X, cultivatrice, pénétra dans la maison et s'assit au foyer sans y avoir été invité. Néanmoins la dame X lui servit du cidre et l'autorisa à se chauffer. Quelques instants après, pendant que celle-ci lui tournait le dos et se tenait baissée, J... se précipita sur elle et, sans une parole, lui porta deux formidables coups d'un couteau à longue lame qu'il avait ouvert et qui était fraîchement aiguisé. C'est miracle que la victime n'ait pas succombé à ses blessures, qui mesuraient quinze centimètres de long; la pointe de la lame avait par bonheur glissé sur les os.

« J... fut aussitôt arrêté; il n'opposa d'ailleurs aucune résistance et ne chercha pas à prendre la fuite. Il a été impossible de déterminer le mobile de son acte : ce n'était ni le vol ni la vengeance. A toutes les questions, aussi bien au moment de son arrestation que pendant une longue instruction, J... s'est contenté de répondre : « Je suis comme cela; c'est possible, je ne sais pas. » A l'audience, il a conservé la même attitude.

« L'autre individu qui ne parle pas un mot de

français, a été condamné dans des circonstances analogues.

« Le 3 septembre 1895, vers 3 heures du soir, les sieurs A... et B... entrèrent dans une auberge à L..., où se trouvait en ce moment S... Celui-ci demanda l'aumône à A... qui lui refusa en disant : « Fainéant, vous feriez bien mieux d'aller travailler que de mendier. »

« A..., après avoir pris un tison dans le foyer pour allumer sa pipe, se disposait à rejoindre B..., lorsque S..., sans mot dire, lui porta un coup de couteau au bas-ventre où il lui fit une blessure grave qui aurait pu entraîner la mort.

« Ce dernier a gardé le lit jusqu'au 21 septembre et n'a pu commencer à travailler que le 12 octobre 1895.

« Au cours de l'instruction, S... a simulé la folie, mais le médecin commis pour l'examiner a déclaré que si S... était un dégénéré mental, sujet à des crises épileptiformes, il devait néanmoins être considéré comme responsable, du moins partiellement, de ses actes.

« S... est un mendiant de profession très dangereux et très craint dans les environs de L..., où on lui donnait l'aumône de peur de lui voir commettre quelque mauvais coup; il menaçait tout le monde et il était parfois très violent.

« Le tribunal l'a condamné pour ce fait à trois ans de prison et seize francs d'amende.

« Ces deux individus sont atteints de débilité mentale avec délire de la persécution et préoccupations mys-

tiques très accentuées. Ils ont été soumis à un long examen avant d'être envoyés à Gaillon, et jamais leur état ne s'est modifié. Il est, du reste, à peu près certain qu'il ne se modifiera jamais.

« Vous le voyez, nous avons affaire ici à des aliénés méconnus et condamnés.

« Je pourrais vous citer quantité de faits analogues. »

Dans son rapport adressé à la Préfecture sur le service médical de l'asile de Nantes pendant l'année 1885, M. le docteur Biaute a fait le relevé des malades entrés après avoir subi des condamnations. Dans le nombre il y avait plusieurs chemineaux. Voici les passages du rapport qui les concernent :

« ... Le troisième incendiaire vous fournit la preuve que *de pauvres insensés, aliénés voyageurs et errants, peuvent longtemps rester en liberté et être condamnés comme malfaiteurs, alors que leurs actes reprehensibles sont commis en état de folie* ; ils échouent à la fin dans un asile d'aliénés, mais auparavant que de misères ils ont essuyées, que de dangers ils ont fait courir, que de tourments ils ont procurés à leurs familles ! Le G..., âgé de 35 ans aujourd'hui, est originaire du Morbihan ; son frère est mort à Saint-Jacques. Il est aisé de reconnaître, par ses changements de domicile et de profession, qu'il est menacé de folie depuis l'âge de 16 ans, sans qu'il soit possible cependant de dire à quel moment exact elle a été réelle. Traqué par des ennemis qui usaient de tous les moyens pour le persécuter et le faire souffrir, il a erré dans toute la France, cherchant du travail. Torturé, empoisonné en

tous lieux, il quittait ses occupations et allait en demander ailleurs ; il est allé jusqu'en Italie, où il s'est fait arrêter deux fois ; en France il a subi des condamnations en correctionnelle pour vagabondage et défaut de papiers. Il considère les poursuites de la justice comme aussi imméritées que celles de ses ennemis en général. Enfin, par une association bizarre d'idées délirantes, il a été poussé un jour à allumer un incendie près de Nantes, et c'est dans l'instruction de cette affaire que l'on s'est aperçu que Le G... était aliéné.

« Depuis longtemps il travaillait à une invention qui devait être utile à tout le genre humain : le mouvement perpétuel par la force motrice sans arrêt. Il tenait ses conceptions soigneusement cachées jusqu'à exécution parfaite des plans ; c'est parce qu'il ne les livrait pas assez tôt, craignant qu'il n'en fût fait mauvais usage, qu'il a été persécuté ; aussi a-t-il écrit ces mots qui résument bien tout : « On a eu de bonnes intentions en me nuisant, je pardonne ; j'ai eu de bonnes intentions en nuisant, qu'on me pardonne. » Au début, Le G... était méfiant, concentré ; aujourd'hui il ne déguise plus aucune de ses pensées ; il fait des dessins, des plans, des vers, et il écrit longuement pour raconter ses misères et ses espérances.

.
« ... Les deux condamnés pour vagabondage ont été reconnus aliénés en subissant leur peine à la prison de Nantes. L'un, âgé de 29 ans, présente un grand désordre et une agitation ininterrompue depuis l'entrée ; soldat indiscipliné durant son congé, il avait été plus tard condamné par les tribunaux de Segré et de Rennes pour ivresse, vagabondage, outrage à la pudeur.

« L'autre, âgé de 45 ans, avait manifesté ses mauvais instincts dès l'enfance et était entré dans la marine comme mousse à l'âge de 15 ans. Il ne tarda pas à se faire condamner pour vol, ensuite pour faux en écriture ; il était soumis à la surveillance. Depuis cette dernière condamnation, il avait toujours vécu en vagabond ou dans les prisons, retenu chaque fois pour rupture de banc. Quand il est entré à l'asile, ses facultés étaient bien altérées ; il avait du délire hypémaniaque et hypochondriaque, des hallucinations de plusieurs sens. Homme usé par la misère et les privations, il a terminé ici, le 6 janvier 1886, sa malheureuse existence dans le marasme intellectuel et physique. »

IV

D'après tout ce qui précède, on peut aisément juger du péril social qui résulte de la liberté où vivent les chemineaux. Que le vagabondage, exercé sous les multiples formes que nous avons décrites et dont nous n'avons pas épargné les exemples, constitue une source perpétuelle d'alarmes, il est impossible d'en douter quand on jette les yeux sur les statistiques criminelles.

Un remarquable rapport de M. de Marcère au Sénat constate qu'il est dressé, bon an mal an, depuis quelques lustres, 40.000 procès-verbaux de vagabondage. Dans le courant de la seule année 1895, il a été reconnu que 466.000 individus avaient passé la nuit dans les abris ruraux. Cette même année l'ordre fut donné à la gendarmerie d'interpeller à un jour fixé, sur toutes les voies de communication, les individus inconnus dans les régions qu'ils parcouraient, de les interroger, de relever leurs papiers d'identité, leur état-

civil, leur profession, et de procéder à une sorte de dénombrement de cette population vagabonde. Naturellement, nombre de chemineaux échappèrent à ce recensement, les investigations devant surtout porter sur les individus voyageant en bandé et accompagnés de roulottes, qui sont ceux dont nous nous sommes occupés le moins dans ce travail. Néanmoins le chiffre obtenu dépassa 25.000.

On peut donc compter que 35 à 40,000 individus sans domicile fixe, sans profession stable, vivant de la charité, du hasard ou du délit parcourent incessamment, du nord au midi et de l'est à l'ouest, les campagnes françaises.

L'éloquence de ces chiffres est telle que tout commentaire ne pourrait qu'en affaiblir l'effet. Aussi nous bornons-nous à exprimer le souhait que les mesures prises contre le vagabondage soient rigoureusement observées et produisent des résultats.



CONCLUSION

Nous savons ce qu'est la situation, et le mal nous en est à présent amplement découvert. Qu'y faire? Car, tant que subsistera cet état de choses, les esprits prévoyants ne seront guère en droit de compter pour l'avenir sur les essais plus ou moins infructueux du passé. Le mal persistant, il faut lui opposer de nouveaux obstacles, tâcher d'y apporter un remède sérieux, efficace. N'est-il donc pas possible de désagréger, de canaliser cette armée du vagabondage, de la mendicité, contre laquelle l'action de la police aussi bien que celle de la justice semblent jusqu'à présent être demeurées impuissantes, puisque Vacher, le sinistre chemineau dont la tête est tombée naguère, a pu, plusieurs années durant, traverser la France dans tous les sens et commettre impunément, chemin faisant, une quinzaine d'assassinats sensationnels avant d'être, trop tard, hélas! suspecté et arrêté?

C'est le problème que s'est posé un ancien magistrat, M. Jean Cruppi, qui fut avocat-général à la Cour d'Appel de Paris avant de représenter à la Chambre

des Députés un des arrondissements de la Haute-Garonne. M. Cruppi a déposé, il y a déjà quelque temps, sur le bureau de la Chambre, une proposition de loi tendant à prévenir et à réprimer le vagabondage.

L'idée mère de ce projet est celle-ci, qu'il a puisée dans une résolution du V^e Congrès pénitentiaire international réuni à Paris en 1895 : à savoir qu'il y a lieu de distinguer entre les mendiants et vagabonds et de les traiter différemment suivant qu'ils sont ou non aptes au travail. Des mesures énergiques devront être prises contre les vagabonds professionnels, ceux qui, sans raison aucune, refusent de travailler. A ceux-là, la société ne doit rien qu'une répression vigoureuse, parce qu'elle est justifiée.

Les autres vagabonds se subdivisent en deux catégories : ceux à qui leur âge ou leurs infirmités rendent tout travail impossible, et les vagabonds accidentels, les malheureux momentanément sans travail, victimes de grèves, de chômages, de crises industrielles, etc... Les premiers seront envoyés dans une maison de refuge, les seconds dans des maisons ou quartiers de travail. La charge d'ouvrir ces maisons de refuge ou de travail incombera à chaque département.

On voit que la solution présentée par l'honorable député est catégorique et grosse de conséquences financières. Mais la question d'humanité, de solidarité et de préservation sociale qu'il a soulevée est assez grave, assez impérieuse pour être prise en sérieuse considération, avec la ferme volonté d'aboutir à la

guérison d'un mal redoutable et invétéré dont on ne saurait avoir raison que par des remèdes héroïques. Il ne faut pas perdre de vue, en l'envisageant, qu'il s'agit, d'une part, de remplir vaillamment un devoir d'humanité qui s'impose envers les invalides du travail, et, d'autre part, d'enlever à l'armée, déjà trop nombreuse, du crime des recrues que l'extrême misère et le découragement excessif ne manqueraient vraisemblablement pas d'y enrôler tôt ou tard.

De son côté, la Société des Agriculteurs de France, agissant au nom et dans l'intérêt de la population rurale tout entière, indique expressément la nécessité de résoudre la question. Elle vient de formuler les vœux suivants :

« Que les mendiants et vagabonds étrangers, valides, soient expulsés ;

« Que la gendarmerie, trop distraite par des besognes accessoires et par le service de recrutement, soit rendue à son rôle principal, à sa vraie fonction, qui est de veiller sur la sécurité des campagnes ;

« Que l'administration s'efforce d'amener la suppression et d'assurer un contrôle plus sévère des roulottes, danger permanent et public pour l'hygiène et la sécurité ;

« Que les départements et l'État s'entendent pour établir des maisons d'arrêt avec le système cellulaire, seul régime efficace contre le vagabondage professionnel ;

« Que le Parlement soit saisi, à bref délai, d'un projet de loi permettant de mieux secourir les indigents véritables ; mais, par contre, de réprimer plus vigoureu-

sement les mendiants et vagabonds récidivistes et dangereux ;

« Enfin, que les remèdes préventifs du vagabondage soient recherchés non seulement par les municipalités, mais par les services pénitentiaires. »

Terminons notre modeste travail par une simple réflexion ou, si l'on préfère, par un désidératum concernant les aliénés, car ce sont eux qui ont été surtout l'objet de nos préoccupations au cours de cette thèse. Il nous semble que la Justice ne doive jamais remettre en liberté les chemineaux qu'elle a saisis pour un méfait quelconque et qu'elle a exonérés en raison de leur état mental. Les laisser vaquer à leur fantaisie et suivre les impulsions de leur esprit malade, c'est préparer souvent l'éclosion des plus déplorables actes et des plus irréparables malheurs.

Si la prison ne saurait les recevoir, qu'un asile ouvre du moins ses portes à ces irresponsables. La société peut être indéfiniment en butte à leurs atteintes : qu'elle s'en mette à couvert, et qu'elle n'oublie pas non plus qu'elle a le devoir de protéger contre eux-mêmes ces déshérités, ces infirmes, — ses membres les plus souffrants.

Vu : Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu : Le Président de la Thèse,
CORNIL.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

Jouve et Boyer, imp. de la Faculté de Méd., 15 rue Racine, Paris.

